

BX
4705
B373
D866
1908

Bisop. nel Can No 3

Educateur Apôtre

LE PÈRE C. BEAUDRY

CLERC DE ST-VIATEUR
SUPERIEUR DU COLLEGE JOLIETTE

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.



BX 4705 B373 D866 1908



3 2356 01434 7411

TYPOG

LOUVAIN

OCROPHIE DE JOSEPH VAN LINTHOUT
ue de Diest, 40
EUR DE L'UNIVERSITÉ.







LE PÈRE C. BEAUDRY

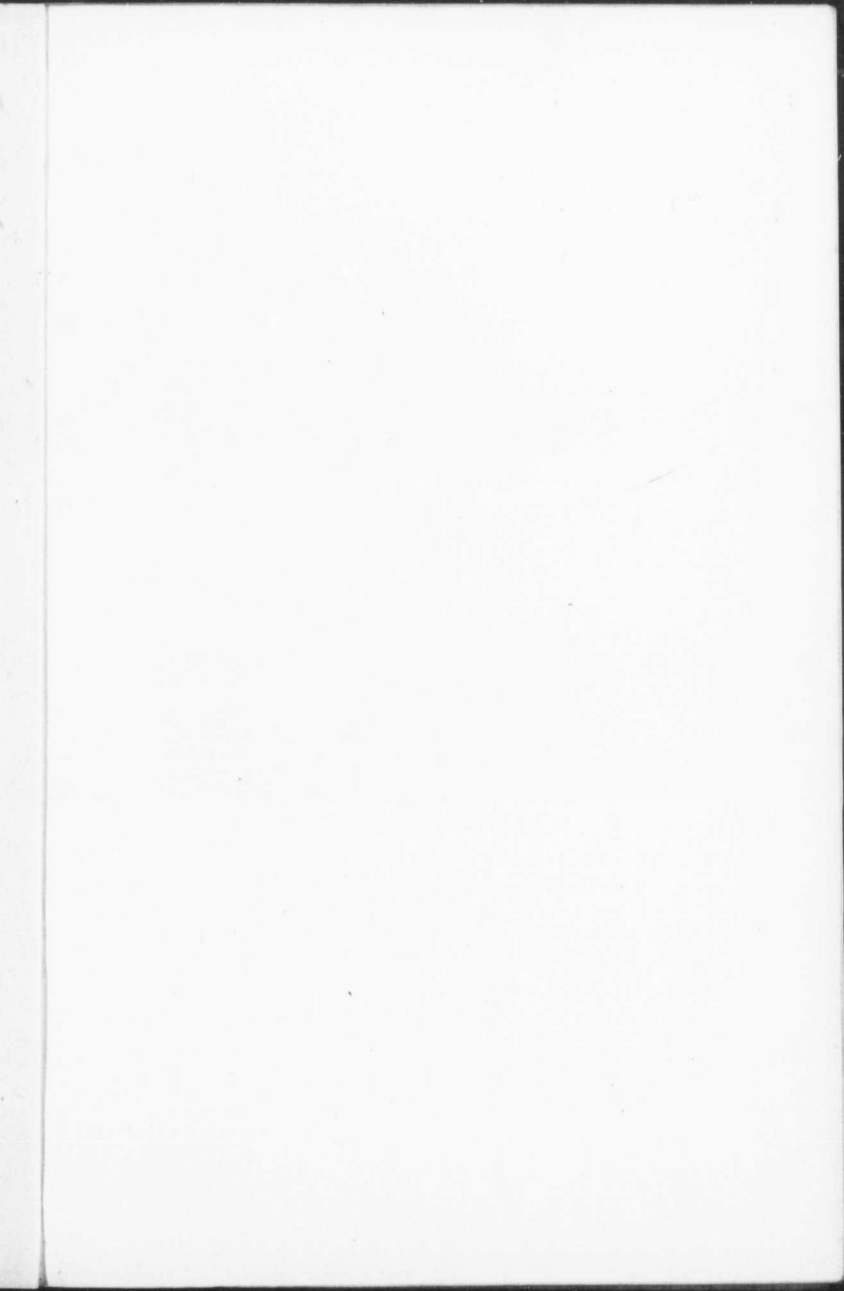
IMPRIMATUR.

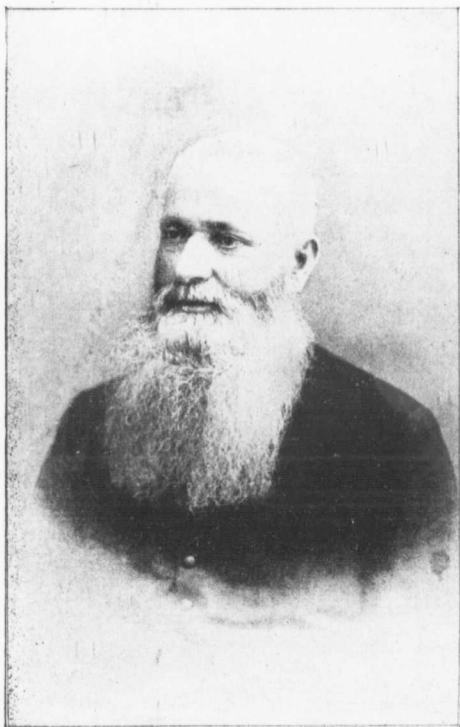
Mechliniae, 14 Junii 1900.

J. THYS, can., lib. cens.

DÉCLARATION.

Pour nous conformer au décret d'Urbain VIII, nous déclarons que nous ne prenons point au sens canonique les expressions : *saint, bienheureux, vénérable*, employées quelquefois dans cet ouvrage pour désigner les personnes que l'Eglise n'a pas proposées à la vénération des fidèles et que nous condamnons d'avance, tout ce qui, dans ces pages, serait contraire à son enseignement.





RÉVÉREND PÈRE CYRILLE BEAUDRY, C. S. V.
Supérieur du Collège Joliette
décédé le 3 mai 1904

BX
471
B3
D8
191

I

BX

4705

B373 Un Educateur Apôtre

D866

1908

LE PÈRE C. BEAUDRY

CLERC DE ST-VIATEUR
SUPÉRIEUR DU COLLÈGE JOLIETTE



LOUVAIN

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE DE JOSEPH VAN LINTHOUT
rue de Diest, 40
IMPRIMEUR DE L'UNIVERSITÉ.





j
d
d
r
d
e
e
d
e
i
s
o
n
d
p
il
e
le
p
e
d
a
s
p

Le Révérend Père C. BEAUDRY (1835-1904)

I.

PROLOGUE.

Le R. P. Joly, C. S. V., assistant-provincial, m'arrivait l'autre jour « chargé, disait-il, d'une mission délicate ». Il venait me demander de préparer une biographie du R. P. Beaudry, supérieur du Collège Joliette, pour l'insérer dans l'Annuaire de la Communauté et réparer par là une regrettable omission dans l'exemplaire de 1905.

« Accepter sans voir », comme on dit, eût peut-être été plus tôt et mieux fait, car sachant dans la suite avec quel soin, quelle exactitude et dans quelle langue cet Annuaire est fait, ma position devint perplexe et m'acculait à une alternative également délicate. Refuser ce qui m'était si aimablement demandé semblait ingrat de ma part, moi, l'enfant du P. Beaudry; accepter, c'était simplement téméraire et audacieux, et dans un ordre de choses où l'*audaces fortuna juvat* n'a rien à voir. J'ai voulu répliquer, mais mon Visiteur ne me l'a pas permis et, comme il a l'habitude du commandement, j'ai pris le parti d'obéir, convaincu d'ailleurs par son dernier argument : « Le P. Beaudry, disait-il, appartient, il est vrai, à la communauté de St-Viateur, mais plus encore au collège Joliette dont il fut l'élève, le professeur, le directeur et le supérieur. Alors il vous convient (aux anciens élèves) encore plus qu'à nous, d'écrire sa biographie. Puis, comme étranger à la communauté, vous aurez vos coudées plus franches.

Mais à quoi dois-je ce périlleux honneur? Sans doute à mon double titre de fils du P. Beaudry et d'élève du collège Joliette aimé par lui comme une famille de prédilection, élevé au prix de ses sueurs et devenu une bonne partie de lui-même, au point que partout l'on disait que « l'en séparer serait le faire mourir ». Je

le dois aussi, sans doute, à la devise que j'ai gravée, non pas sur mes armes — je n'en ai pas — mais dans mon esprit et ma mémoire, devise extraite des armes de la province de Québec et exprimant, ce semble, ma mentalité présente : « Je me souviens ».

Une main plus habile, une plume mieux taillée, un esprit plus complet eût, à la vérité, fait de la biographie du P. Beaudry un travail digne d'un homme illustre devant Dieu et devant les hommes, mais nul pourtant n'eût apporté à l'édification de l'œuvre, la tendresse et l'amour filial qui m'animaient en traçant ces lignes imparfaites.

Par un juste retour et comme compensation, ce travail que l'amour rendait léger, *Ubi amatur, non laboratur* (S. Aug), fut la source d'une joie charmante, en me faisant vivre de la vie de notre bon Père. J'en aurai donc joui d'abord moi-même, puis les autres en jouiront à leur tour, il faut l'espérer; il n'est pas défendu, après tout, dit La Fontaine « De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ».

En me suivant, les lecteurs se rappelleront « nos jours de Joliette, les beaux endroits où notre pied suivait la trace du sien : nos campagnes, ces champs et ces vallons, sans gloire pour les étrangers, bien que très chers aux fils de Joliette ». Une fois de plus, je constate que toute parole humaine, et plus encore tout écrit, n'est qu'un écho, écho de nos goûts, de nos passions, de nos sentiments, de nos espérances ou de nos souvenirs, et par là inégal aux pensées et aux affections qu'elle essaie de traduire.

Pardon, cher et vénéré Père Supérieur, si les beautés de votre vie se sont en quelques sorte affaiblies, rétrécies sous mon pinceau; mais à défaut de la puissance de l'esprit, j'ai eu la sincérité et le vouloir du cœur; daignez sourire aux efforts du plus humble de vos enfants.

Au plaisir de repasser cette sainte vie est venu s'ajouter un grand bienfait. Une vie de saint fit l'admiration d'Ignace de Loyola et le donna à l'Église; cette vie de saint qu'était le P. Beaudry me transporta dans un monde meilleur, embaumé du parfum de toutes les vertus, et cette forte parole du cardinal Mathieu à l'adresse du cardinal Perraud revenait sans cesse à mon esprit qui s'en est emparé. « En étudiant cette existence si bien remplie

et ce noble caractère, je croyais travailler à un procès de béatification, autant qu'à un discours académique ». Mon cas s'aggravait encore du fait que je m'adresse en même temps à des religieux et à des écoliers, à deux auditoires différents ou bien à un auditoire de mentalités diverses. Je voudrais alors être cet « Heureux qui sait d'une voix légère, passer du grave au doux, du plaisant au sévère » et de qui on puisse ajouter : « Son livre aimé du Ciel est chéri du lecteur »...

Si mon étude ressemble plutôt à un panégyrique qu'à une biographie, je n'en suis pas responsable, car, c'est à un fils qu'on a demandé d'écrire la vie d'un père et son œil aimant n'a vu que des qualités. D'ailleurs, ce n'est pas un procès de canonisation, et si jamais l'occasion s'en présente un jour, il sera toujours temps pour « l'avocat du diable » de plaider sa cause.

Plus que jamais, après cette étude, je suis tenté d'appliquer à notre vénéré défunt ce qu'on a dit de Pierre le Vénéral, abbé de Cluny : « Il naquit, prêcha, confessa, consola et mourut ». C'est en résumé le Père Beaudry.

II.

Trois noms.

Le collège Joliette peut être fier de son origine. Deux grands hommes dont les noms sont scellés dans l'histoire, l'un vertueux citoyen et premier magistrat d'un populeux village (l'Industrie) et l'autre, évêque d'une ville consacrée à la sainte Vierge, Ville-Marie (Montréal), se sont rencontrés dans l'exécution d'un plan patriotique dont la trame venait du ciel.

L'Ange de la patrie canadienne, dans un colloque intime avec l'Ange de l'Église du Canada, disait en résumé : « Il faudrait à ce village si prospère de l'Industrie (Joliette) une maison d'éducation où l'on formerait de bons citoyens. Sans tarder, je vais inspirer au généreux M. Barthélemi Joliette l'idée de construire cette maison, à l'entrée de laquelle il pourrait graver cette simple dédicace : *Patriae*. Heureuse et lumineuse idée, répondit à son frère l'Ange de l'Église de Montréal, et à l'instant, je donne des

ordres en vertu desquels Mgr Ignace Bourget s'associera à son ami M. Joliette et complétera son œuvre en formant de bons chrétiens, ajoutant ainsi le mot *Ecclesiae* à la dédicace première qui dans la suite se lira *Patriae et Ecclesiae*, « A la Patrie et à l'Église ». Et M. Joliette fut le fondateur de notre collège. et et Mgr Bourget, selon le mot spirituel de M. Arthur M^e Conville, en fut « le parrain ». Son honneur le juge G. Baby, témoin oculaire de cette fondation, appelle Mgr Bourget « le fondateur spirituel de notre *Alma Mater*, sa maison toute de prédilection.

Après sa fondation, le collège languit longtemps dans les langes de l'enfance, faute d'encouragements, autant que par faiblesse d'organisme et par l'opposition de ses frères aînés, les collèges voisins. On eût dit que Joliette, nouveau Joseph fils de Jacob, trop aimé peut-être par son « parrain » qui lui laissait dans son cours d'études commercial et classique, différent de celui des autres collèges, un habit de différentes couleurs *tunicam polymitam* était, à cause de cela, jaloué par ses frères. Un jour, il fut à deux doigts de sa perte. C'était dans un synode resté célèbre, tenu à l'évêché de Montréal, le 25 août 1865; cent trente-huit voix sur cent quarante-deux votèrent l'abolition du cours classique à Joliette; on ne voulait garder que les quatre collèges classiques de Montréal, de Ste-Marie, de Ste-Thérèse et de l'Assomption.

M. Joliette, il est vrai, était mort depuis treize ans, mais Monseigneur fit valoir les droits de Joliette à l'existence et aux bienfaits du soleil, contre ceux à qui cette fondation ne paraissait ni nécessaire, ni utile. Avoir un tel défenseur c'était la partie gagnée, la vie assurée. En effet, quel orphelin put jamais se prévaloir d'un aussi puissant protecteur? La fondation de M. Joliette, son ami, est pour lui comme un legs sacré, et il jure de l'appuyer de toute son autorité; et le collège, depuis lors, eut la vie sauve dans ses conditions premières. La preuve que M. Joliette avait eu l'œil bon, c'est que depuis, plusieurs de ces maisons, du moins les trois dernières, ont ajouté un cours commercial à leur cours primitif.

Evidemment c'était l'œuvre de Dieu, et à toute œuvre semblable il faut une marque spéciale, l'empreinte divine. L'épreuve ne fit pas défaut, mais l'œuvre ne devait pas périr.

Outre ces deux protecteurs, la divine Providence qui, « à la brebis tondue mesure le vent », en a suscité un autre dont la vie toute entière, tissu de piété, de travail et de dévouement, parvint à faire de cette maison un collège de première classe. J'ai nommé le R. P. C. Beaudry qu'on peut très bien appeler le « Père du collège Joliette » puisqu'on le proclame ainsi au début de l'adresse présentée à Mgr l'archevêque, à sa visite aux élèves de Joliette le jour des funérailles du bien-aimé défunt : « Notre Père est mort... »

Monsieur Joliette, Mgr Bourget et le R. P. Beaudry, voilà les trois personnages auxquels le collège doit sa naissance, sa conservation et son plein épanouissement.

A ce nom du P. Beaudry proclamé « l'âme du collège Joliette » par Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, à l'occasion des noces d'or en 1897, près de cinq mille poitrines se sont émues et ont répondu par ce cri du cœur : « Oui, c'est notre Père ! »

Tout le monde l'a aimé et l'aime encore, et ce m'est un plaisir de rappeler ces paroles de Messire J.-O. Chicoine, le vénérable curé de Saint-Thomas de Joliette, parti, lui, pour le Ciel au lendemain de son jubilé d'or : « Il y a quarante ans, disait-il, que je vis au milieu des élèves de Joliette, et je n'ai jamais entendu des paroles d'amertume à l'adresse du P. Beaudry ».

III.

Jeunesse. — Vocation. — Études.

Le livre des Proverbes nous fait connaître par ces paroles le passage du juste sur la terre : *Justorum autem semita quasi lux splendens, procedit et crescit usque ad perfectum diem* (Prov. IV-18) « Le sentier des justes est comme une lumière éclatante qui marche en croissant jusqu'au jour parfait, comme un soleil qui n'aurait point de déclin ».

Le P. Beaudry fut l'un de ces justes dont la vie s'écoule ainsi. On le voit simple enfant de chœur où il sert la messe, doux et sublime ministre dont il s'acquitte comme un ange. Puis il entre au Collège, il se consacre au Seigneur, il devient vicaire, mis-

sionnaire, religieux ; il est nommé directeur de son *Alma Mater* ; il reçoit ses lettres de curé ; il retourne à Joliette où l'obéissance lui donne à nouveau la charge de directeur du Collège et le nomme provincial de sa communauté au Canada. A le suivre, on voit qu'il trace le sentier lumineux du juste : c'est la lumière qui paraît, qui monte, qui s'avance, qui brille en donnant sa chaleur et sa clarté éblouissante jusqu'à son plein midi.

Il naquit à Saint-Paul de Lavaltrie que je nommerai avec Mgr Archambault « paroisse sacerdotale », le 16 avril 1853, d'une belle et digne famille de cultivateurs qui se nommaient M. Jean-Baptiste Beaudry et dame Clotilde Brault.

Pour les chrétiens en général et pour nos familles canadiennes en particulier, la naissance à la terre d'un enfant coïncide d'ordinaire avec son entrée dans l'Eglise catholique. Et cet enfant, né sur les bords de la rivière de l'Assomption, fut baptisé le même jour et remis à sa mère après avoir été nommé Cyrille (de Jérusalem). Dans un élan de foi, sa mère baise l'enfant régénéré avec un épanchement d'amour plus vif que jamais et montre à sa famille réunie, toute sa joie de recevoir cet ange de Dieu et de l'Eglise. « Les bras de sa mère, disait Lacordaire d'un jeune homme, ont été son premier berceau, et son regard, son premier soleil pour l'éclairer et le réchauffer. » Il en fut ainsi de ce petit enfant. En lui donnant de tels parents, en plaçant son berceau dans cette bonne famille chrétienne, la Providence avait ses vues, comme l'avenir se charge de nous le dire.

Le premier germe de vocation sacerdotale en faveur de ce jeune enfant fut sans doute déposé dans le cœur de l'heureuse mère, par l'inspiration soudaine d'un grand désir qui s'empara de son âme : elle rêva le bonheur d'avoir ce fils prêtre, de sorte qu'il le fut dès sa naissance, *a puero sacerdos*. Pourtant l'état de fortune de la famille ne lui permit pas d'en espérer la réalisation, mais ce désir n'en demeura pas moins vif, *hoc erat in votis*. Et celle qui avait souhaité d'avoir un fils prêtre, se trouva récompensée au centuple, car elle en eut deux qui, par les mêmes sentiments, la même amitié, le même respect filial et le même esprit sacerdotal, n'en firent qu'un ; car le P. Beaudry fut pour Mgr P. Beaudry, son frère, comme un *alter ego*, un *amicissimus*, et il l'aima plus que lui-même, comme Jonathas aimait David.

Cette prévoyance maternelle explique les soins particuliers que ces deux plants du jardin domestique reçurent dès leurs premières années; et les traces et les impressions de ces tendresses sont à jamais restées dans leur cœur, comme en un vase neuf, restent l'odeur et l'empreinte de la première liqueur qui l'a pénétré. Qu'on me permette de citer ici quelques vers d'un long poème intitulé « Hommage au R. P. Beaudry » et récité par M. Chrysologue Lacasse aux noces d'argent du P. Supérieur, le 17 janvier 1883. Ce poème, œuvre du P. Peemans, c. s. v., professeur de rhétorique à Joliette (1875-1886), fut ainsi apprécié par la *Semaine religieuse* de Montréal : « Une pièce de vers très réussis de forme et de pensée. »

« Doux ange du Seigneur, que ton souffle m'inspire !

Accours d'un vol rapide et fais vibrer ma lyre,

Car au prêtre de Dieu, ma faible voix d'enfant,

Par l'amour enhardie, ose entonner ce chant.

.....

Car je veux, fils aimant, à mon Père en ce jour,

Offrir mon cœur, mes vœux dans un hymne d'amour,

Et je veux feuilleter les pages de sa vie

Des plus belles vertus si saintement remplie.

.....

Quand du fond de la nuit, l'aurore radieuse

Dessine au firmament sa ligne lumineuse,

Et que du sein des flots l'astre-roi triomphant

Couvre de pourpre et d'or les postes du Levant,

Les mortels éblouis par sa magnificence

Laissent leurs cœurs émus s'ouvrir à l'espérance;

De notre Père ainsi s'annonça le destin,

Sa pieuse enfance eut l'éclat d'un beau matin,

Ce fut d'un jour heureux le gage et la promesse.

Semblable au doux printemps fut sa belle jeunesse,

Pure comme un rayon émané du ciel bleu. »

Il fut donc bien préparé pour faire sa première communion (1446), beau jour de sa vie qu'il se rappelle toujours. « Ce jour-là, disait un illustre évêque français, N.-S. a marqué mon âme d'une empreinte qui ne s'est jamais effacée. »

Si, « le disciple que Jésus aimait », reposant un jour sur le cœur de son maître *Recumbens in sinu Jesu* (Joan. XIII-25) y puisa des secrets ineffables d'amour et des trésors de lumière qui en ont fait l'apôtre de l'Eucharistie, le jeune Cyrille qui eut aussi en partage la poitrine amoureuse du Seigneur : *Domini pectoris particeps* (S. Aug.), en apprit des leçons qui en firent l'apôtre de la communion que nous avons connue. Il vécut ainsi dans la piété, adonné aux humbles travaux de son âge et à l'étude des premières lettres. C'est à l'école de Fabrique, tenue par un M. Lerris, au village de Saint-Paul, qu'il apprit à lire, vers l'âge de sept ans (1842). En dehors de ses heures de classe, l'enfant demeurait chez M. Vézina, l'aïeul de M. Lavigne, curé à Cohoes. Ainsi s'explique la bienveillance particulière du P. Beaudry pour M. Lavigne qui plus tard devint son protégé au presbytère du Mile-End, où sa mère remplissait avec tant de succès l'office de gouvernante.

Après trois ans de classe où le jeune Cyrille, comme Basile, Grégoire de Nazianze et Barthélemy des Martyrs, ne connut que deux chemins, celui de l'église et celui de l'école, il suivit la classe qu'on venait d'ouvrir près de la maison paternelle.

A treize ans il devait, ce semble, en « savoir assez long » pour faire un commis, car sa santé débile et sa taille courte et fluette d'alors paraissaient lui interdire les travaux des champs; aussi son père, incapable de le lancer dans les études classiques, songe à le placer chez M. Urgel Archambault, riche négociant du village de l'Assomption. Peine inutile et, à cause du peu d'instruction de l'enfant, les portes du magasin lui sont fermées. Pourtant ce voyage fut utile et l'on y voit bien la main de Dieu qui guide cet enfant vers le sanctuaire. « Placez-le au collège, dit M. Archambault, et après une année de français, je le recevrai à titre de commis ». Ainsi son père le conduit au collège de l'Assomption où ses maîtres et ses directeurs eurent vite fait de deviner les desseins de Dieu sur cet âme d'élite. Le directeur d'alors, M. Jean Dupuis, mû sans doute par la bonne physionomie de l'enfant et plus peut-être par l'inspiration du Saint-Esprit, le change immédiatement de cours et l'introduit au cours classique.

A cette nouvelle, le père de l'enfant, déjoué dans son calcul

au sujet du plus jeune de ses fils qu'il destinait à faire un cours complet, ne put s'empêcher, en homme franc qu'il était, de faire des reproches à son fils. Celui-ci, à son tour, accuse en face son directeur d'être le seul coupable. « C'est cela, dit le brave cultivateur, c'est cela, mon Cyrille, ne crains pas de dire la vérité en face de tout le monde ! » Après les explications du directeur, il permit volontiers à son futur prêtre de continuer l'étude du latin.

Le jeune Beaudry fut confirmé au collège par Mgr Gaulin, ancien évêque de Kingston et curé de l'Assomption. Il me semble que c'est là le moment mystérieux de l'appel divin. « Je veux faire un prêtre » disait l'enfant qui sentait le germe de la vocation fermenter dans son cœur. Jésus, le souverain Maître du festin, jetant un coup d'œil sur les convives du monde, avait remarqué parmi eux ce tout jeune homme; il l'appelle à lui et lui dit : « Mon ami, montez plus haut », c'est-à-dire approchez-vous de moi jusqu'au sacerdoce dont la dignité n'a rien de comparable sur la terre ». Ce qu'il était alors, il le dit plus tard dans « ses épîtres » à ses écoliers; dans celle de 1901 : « Votre paroisse, vos anciens amis d'école, vos voisins sont heureux de vous voir au milieu d'eux; à leurs yeux vous êtes un être privilégié, un favori de Dieu et de vos parents; ils se disent en vous voyant : « Que sera cet enfant ? » Ils vous suivent dans votre famille, à l'église, dans les champs; ils remarquent vos manières distinguées, votre éducation irréprochable, votre piété constante et sincère; ils voient les changements qui s'opèrent en vous chaque année. Ils ne seront pas surpris de vous voir un jour en chaire; rendez-les pieux par votre modestie à l'église; aimez votre collège, vos supérieurs, vos maîtres et vos confrères ».

On dit qu' « une lettre est comme la photographie d'un homme »; on ne saurait en trouver une plus ressemblante que celle-ci. Citons encore le P. Peemans sur cette époque de la jeunesse de notre Père :

Elle passa rapide à l'ombre du saint lieu.
Dans ce jeune écolier au transcendant mérite,
Ses directeurs déjà devinaient le lévite.

Un de ses maîtres, vénérable prêtre du diocèse de Valleyfield



me disait ces jours derniers : « C'était un intéressant et joli visage d'enfant, au regard brillant d'intelligence et de bonté; très bon talent, bon esprit, obéissant et se tenant à la tête de sa classe; tel était Cyrille à l'âge de quatorze ans.

Après quatre années d'études au collège de l'Assomption, l'écolier suivit son père qui s'en allait à l'Industrie et entra au Collège Joliette. Par des voies sûres et providentielles, le bon Dieu voulait le jeune homme à Joliette. Continuons à suivre ses pas et nous n'aurons aucun doute sur l'action visible de la Providence sur lui.

En 1851, son jeune frère, plus tard devenu prêtre comme lui, entre au collège de l'Assomption, et les deux époux Beaudry quittent, eux aussi, la maison paternelle pour aller vivre au village où sont les deux enfants. Contre toute attente et sous prétexte de se rapprocher du centre de leurs travaux, ils abandonnent bientôt l'Assomption (1852) pour l'Industrie et y amènent aussi les deux écoliers. C'était au mois de juin, alors que les élèves du premier cours terminaient leurs études au collège Joliette, sous la direction du R. P. A. Jacques, c. s. v. Mais à cette époque les vacances ne s'ouvraient qu'à la fin de juillet, et le P. Directeur fit venir Cyrille au collège pour le mettre au courant des études. C'est ainsi qu'il connut les premiers finissants avec lesquels il vécut un peu plus d'un mois. C'est donc avec vérité qu'il put dire un jour : « Je vous ai tous connus. »

Deux collèges se partagent donc l'honneur d'avoir formé notre futur supérieur : l'Assomption et Joliette. Dans le premier, il a fait de sérieuses études classiques d'où il est sorti très fort latiniste; puis s'y est assuré des amitiés précieuses et durables dans tous les prêtres sortis de cette vénérable institution; dans le second, il s'est pénétré de son esprit, nourri de ses aspirations pour en être, durant près d'un demi-siècle, le directeur et le supérieur aimé. La sève de ces deux institutions, en coulant dans ses veines, l'a rendu cet homme remarquable qui, bien longtemps, fit l'admiration de ses élèves.

Il allait quitter l'Assomption pour Joliette lorsqu'un élève plus âgé que lui l'aborde et lui dit : « Tu t'en vas au Collège Joliette, sois-y un bon élève, pour être la gloire du collège que tu quittes

et l'honneur de celui où tu veux finir tes études. » Les *Gerbes de souvenirs* (souvenirs du collège Joliette) qui rapportent ce fait authentique, ajoutent : « Ce bon conseil tombé dans un cœur bien préparé produisit d'excellents fruits, et jusqu'à présent du moins (1900), cet élève (C. Beaudry) qui nous arrivait en 1852 avec les recommandations de son confrère (devenu le R. P. La-porte, c. s. v.) a bien honoré l'Assomption et n'a pas encore *déshonoré* Joliette. » Lorsqu'il était tout jeune homme, disait Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, dans l'oraison funèbre du cher défunt, on prédisait du jeune Beaudry qu'il serait prêtre. Plus tard, quand il fut élève aux collèges de l'Assomption et de Joliette, il passait parmi les modèles par son application à l'étude et par sa piété. »

Des anciens m'ont raconté un incident de sa vie d'écolier qui n'infirmes en rien ce jugement de Mgr l'Archevêque : Un jour de congé, un surveillant refusait la permission d'aller chercher une balle rebondie pardessus la palissade. Le jeune Beaudry, élève de philosophie, se révolte à la pensée d'une punition injuste infligée non pas à une faute mais à un accident incontrôlable. Comme sa conduite est exemplaire, ses démarches doivent aussi avoir plus de poids. Les joueurs l'abordent et lui demandent d'aller lui-même chercher la balle ; il y va, mais il est puni. Pourtant, son cas porté à l'autorité sage du R. P. Lajoie, supérieur, fut déclaré digne d'absolution et le professeur dut s'incliner.

Dans ce jeune homme à l'esprit droit et juste, au cœur brave et sensible, au caractère vif et généreux, se dessinent parfaitement les traits du P. Directeur, tel que nous l'avons toujours connu.

Ecolier, le P. Beaudry avait une voix douce et on ne peut plus sympathique et harmonieuse. M. Manseau, V. G. et curé de l'Industrie qui avait un faible pour certains cantiques baptisés à l'occasion « Cantiques de M. le Grand-Vicaire, » en avait encore un autre : ne vouloir entendre chanter ses cantiques que par notre futur supérieur dont la voix semblait se prêter merveilleusement à toutes sortes de chants pieux. Quel est l'ancien élève de Joliette qui ne se rappelle avec émotion avoir entendu chanter le P. Directeur, et avec combien de charme, outre les chants

d'église, et surtout la partie de Notre-Seigneur dans la Passion, la chanson intitulée « La Brigantine » qu'il accompagnait fort bien lui-même?

Le collège, fondé en 1846, offrait à l'Eglise du Canada, en 1854, les prémices de ses élèves destinés au sacerdoce. Trois jeunes étudiants, Cyrille Beaudry, Octave Perrault et Octave Désilets prirent donc la soutane à la fin des vacances. Les deux premiers sont devenus prêtres et le troisième est retourné dans le monde après une année ou deux de séminaire.

Le P. Peemans parle ainsi de cette entrée dans la cléricature, grave événement dans la vie du P. Beaudry :

« Ce fut l'âme joyeuse et le front rayonnant,
Qu'à son Dieu, qu'à son Roi pour toujours se donnant,
Il fit ses premiers pas dans la pieuse enceinte,
Il gravit le versant de la montagne sainte. »

Il reçut la tonsure des mains de Mgr J. Larocque, coadjuteur de Montréal, dans la chapelle de l'évêché, le 3 septembre 1855; les Ordres moindres au grand séminaire, le 1^{er} novembre 1857, du même évêque.

Quelles furent ses pensées intimes après cette ordination? Je les trouve sur son cahier et je les reproduis ici : « Tous les jours de ma vie doivent être consacrés à remplir les saintes fonctions propres à ces Ordres. Sous votre conduite, ô mon Dieu! j'espère m'acquitter fidèlement de mes obligations. Vierge Marie, ma bonne Mère, je vous prends pour garde et pour soutien! » Le même prélat lui conféra le sous-diaconat à l'évêché le 13 décembre 1857 et le diaconat au grand séminaire le 19 décembre 1857.

Après son sous-diaconat il écrivit : « Je me suis inviolablement consacré à Dieu; je l'ai pris pour mon partage et je ne m'en séparerai jamais moyennant son secours; pensées, désirs, paroles, actions, tout doit tendre à Dieu. Jésus aimable, soyez mon guide et mon appui! Vierge Immaculée, obtenez-moi une pureté angélique! O mon âme! Jésus veut que tu souffres pour lui les peines qu'il t'enverra et même que tu l'en remercies, car ce sont autant de roses et de diamants dont il veut enrichir ta couronne au ciel : modèle ta vie sur la sienne. Tout pour vous, mon bon Jésus, par Marie ma mère! »

IV.

Prêtrise.

Au séminaire, ses directeurs nous l'ont dit, « le P. Beaudry a laissé le souvenir d'une piété profonde, d'une foi vive, d'un cœur d'ange et d'un esprit d'apôtre, » comme on le disait du jeune de Forbin-Janson qui, plus tard, devenu évêque de Nancy, primat de Lorraine, a embaumé le Canada (en 1840) par l'odeur de ses vertus, et remué les foules par la vigueur de ses prédications apostoliques. C'est bien le même qui appelait le peuple canadien : « le peuple au cœur d'or et aux clochers d'argent. »

A mesure que le jeune séminariste avançait dans la carrière, l'amour des âmes s'allumait davantage en lui, il sentit augmenter dans la même mesure la sainte ambition du sacerdoce, sa vraie gloire et sa royale prérogative *regale sacerdotium* (Pet. II-9). Sa vie antérieure tout entière avait été une préparation perpétuelle à ce saint état et jamais vocation ne fut plus évidente que la sienne. Sous le marteau de la pénitence et la lime de la correction, il se préparait sûrement à devenir un vase d'honneur destiné à être l'ornement du sanctuaire. Il offrait ce sublime assemblage de vertus qui devaient faire de lui un saint prêtre, une copie vivante du Sauveur lui-même. Citons encore le P. Peemans :

« Puis quand la cime enfin apparut à ses yeux,
Moment tant désiré par l'ardeur de ses vœux,
Voyez-le s'avancer, vêtu de l'aube blanche;
Avec amour vers lui le Pontife se penche,
Il impose les mains sur ce front incliné
Des torrents de la grâce aussitôt inondé;
Il a donné son cœur, sa vie au divin Maître,
Ses vœux sont accomplis, il se relève *Prêtre*.
Vous avez répété, doux échos de l'autel,
Le serment qu'il prêta dans ce jour solennel. »

Sans inquiétude et sans effort, il fit le dernier pas redoutable, le 20 décembre 1857, dans la chapelle des Sœurs de la Providence où il fut ordonné par Mgr Ignace Bourget qui lui imposait les mains pour la première fois.

A l'aurore de sa vie cléricale il avait dit au Seigneur : *Dominus pars haereditatis meae*, « vous êtes, Seigneur, la part de mon héritage. » Dieu lui répond par ces paroles inoubliables : *Tu es sacerdos in aeternum*. « Tu es mon prêtre pour l'éternité. »

Il se relève prêtre, *Elegi eum mihi in sacerdotem ut ascenderet altare meum* (I Reg. II-28) et depuis ce jour fortuné, ce prêtre, chaque matin, monte à l'autel, demande audience au Roi des rois et lui offre son Fils unique et reçoit lui-même Celui qui renouvelle sa vie et réjouit sa jeunesse *ad Deum qui lactificat juventutem meam*.

Au retour de son ordination, il nous apparait, ce prêtre, un calice à la main, assis, l'étole au cou, dans un tribunal et portant un bréviaire; ces trois objets nous disent assez que son ministère va se résumer en trois mots, mais combien sublimes : Faire descendre Jésus sur la terre par l'Eucharistie, faire monter les hommes au ciel par la Pénitence et chanter les louanges de Dieu par le bréviaire, Il vient d'entrer dans la milice sainte; il lui faut obéir à ses chefs; il n'attend plus que le mot d'ordre de son général pour voler, s'il le faut, au bout du monde. Pour le moment, il est nommé vicaire à Huntingdon, chez le bon M. Gagné qui vit encore à Springfield, et chez lequel il apprit l'anglais qui devait lui être si utile plus tard. Il était à ce poste pour la Noël de 1837 et en partit le 21 juin 1838.

Pour conduire les autres et surtout les séminaristes, il faut connaître tous les chemins et passer par tous les degrés de l'échelle sacerdotale.

De Huntingdon il alla quelques mois comme desservant et vicaire chez M. Hercule Beaudry, curé de Saint-Chrysostôme, du 23 juin au 24 octobre 1838. Mais il passa rapidement à ces endroits, ne faisant qu'y toucher, car il n'est pas fait pour ce ministère des paroisses. L'affection de ces prêtres était réciproque; M. Gagné pensait beaucoup de bien de son jeune vicaire et le P. Beaudry, de son côté, lui témoignait la même estime ainsi qu'à M. Beaudry, curé de St-Chrysostôme duquel il disait familièrement : « Tout le monde m'effrayait à ma nomination chez lui en me le montrant difficile de caractère, mais je n'ai eu qu'à me louer de ses procédés à mon égard et l'ai trouvé le plus

charmant des hommes. » Tout ceci prouve que la plupart du temps, les bons vicaires font les bons curés. Dès lors les missions lointaines l'appelaient.

V.

Missions.

Au nord-ouest de l'Amérique, dans les flots de l'Océan Pacifique, à mille lieues de Montréal, se trouve l'île de Vancouver, qui mesure 92 lieues par 21. La capitale est Victoria, devenue le siège d'un évêché en 1847 et d'un archevêché en 1903. Son premier évêque fut Mgr Modeste Demers, décédé en 1871. C'est là que le jeune missionnaire est envoyé par le vénérable Mgr Bourget et amené par Mgr Blanchet, archevêque d'Oregon-City en 1839. Mgr Demers lui-même l'avait vu et décidé en 1838, mais le départ fut remis à l'année suivante. Dans l'intervalle, M. Beaudry fut envoyé à Longueuil, au Collège des Clercs de St-Viateur, dont il fut le directeur pendant une année (1838-1839).

Le P. Peemans parle ainsi de sa mission à Vancouver :

« Consacré tout entier à son divin service,
Depuis longtemps son âme est prête au sacrifice,
La voix de Dieu l'appelle à de premiers combats ;
Aux confins du Couchant, sous de lointains climats,
Il court distribuer le pain de la parole,
Il fait régner le Christ et renverse l'idole ;
Vous avez tressailli, solitudes des bois,
Quand sous vos dômes verts, il vint planter la croix ! »

« Qu'elle est belle en effet, la croix plantée au milieu des terres infidèles et souvent arrosée du sang des apôtres de Jésus-Christ ! » s'écriait, à quinze ans, Gabriel Perboyre qui devenu missionnaire mourut martyr en Chine à 38 ans, arrosant de son sang la croix qu'il avait plantée.

Cette même croix fascinait notre jeune prêtre canadien. Jésus, dans un colloque intime, lui aura sans doute montré la croix du Calvaire en lui disant : « Mon enfant, donne-moi des âmes. Il y

en a là-bas, bien loin ; va leur parler de moi, leur montrer ma croix ; dis-leur que je les aime ».

Dès cet instant, il chercha l'occasion d'être missionnaire ; il la trouva dans la rencontre de Mgr Demers qui précisément cherchait des missionnaires au Canada.

Et le prêtre partit. On a pleuré beaucoup autour de lui.... sa bonne mère surtout.... ; il a pleuré aussi lui, mais il n'a pas regardé en arrière. Il fit comme les missionnaires français qui, au dire de la *Semaine religieuse* du Puy, « s'arrachent du sein de la France pour mieux lui demeurer fidèles ».

Il quittait le Canada (Vancouver ne devint province canadienne qu'en 1871) pour sauver les âmes, étendre l'influence canadienne et le nom français.

Avant de partir, il suit les exercices de la retraite au grand séminaire et, le 22 août 1859, il écrit dans son calepin : *Tristatur aliquis vestrum? oret.* « Faire connaître l'aimable Jésus et son auguste Mère l'Immaculée Marie ».

Mgr Bourget qui le consacre aux missions lointaines lui donne des conseils qu'on trouve encore sur les feuillets de son cahier : « Avis de Mgr Bourget avant mon départ :

- 1° Etre soumis en tout à mon évêque ;
- 2° Endurer patiemment tout ce qu'il me fera et me dira ;
- 3° Bon accord avec mes confrères ;
- 4° La prière dans les dégoûts et les ennuis qui viendraient m'assaillir de tous côtés ;
- 5° Tout souffrir par amour pour Dieu ».

Un prêtre disait du jeune missionnaire : « Mgr Bourget qui l'envoyait et Mgr Demers qui le recevait agissaient de concert dans le but de lui conférer plus tard la plénitude du sacerdoce ». Ce témoignage répond parfaitement à celui de la Rév. Sœur M. de Bonsecours, des Sœurs de Sainte-Anne, qui fit le voyage à Vancouver avec le P. Beaudry : « Si vous saviez, dit-elle, comme Mgr Demers aimait son nouveau missionnaire ; il voulait le garder près de lui pour en faire son successeur. Tout le monde : sauvages, protestants, catholiques vénéraient l'abbé Beaudry ».

Il part de Longueuil le 2 septembre 1859, passe par Montréal, Plattsburg, Burlington, New-York où il prend la mer avec ses

compagnons de voyage qui sont : Mgr Blanchet, archevêque d'Oregon-City, M. J.-B. Brouillet, V. G., MM. Malo, L. Piette, Poulin et Croquet, missionnaires pour le diocèse de Mgr Blanchet, le frère Terriault, C. S. V. en destination de Vancouver, deux sœurs de Sainte-Anne pour Victoria, quatre sœurs de la Providence, douze sœurs de Jésus-Marie pour Oregon-City, et Mlle Adelaïde Archambault, de Saint-Alexis, compagne des sœurs pour Victoria, laquelle mourut en voyage.

Toute la caravane partit de New-York en bateau pour l'Isthme de Panama, en passant par Key-West en Floride. Un chemin de fer leur permit de traverser l'isthme (17 lieues) en trois heures et demie. Le *Golden Age*, steamer de l'Océan Pacifique les attendait pour les conduire à Vancouver.

Dans ses notes de voyage, le P. Beaudry parle souvent du général Scott, américain, qui s'en allait à Vancouver en mission officielle et qui fut d'une courtoisie, d'une bonté à nulle autre pareille, non seulement pour l'archevêque, mais pour le plus humble religieux. Ils arrivent à Victoria le 26 octobre, après un voyage de 54 jours. A peine descendus, ils se rendent au couvent, fondé l'année précédente, et y chantent le *Te Deum* d'action de grâces pour leur heureux voyage.

Partout, là-bas, l'abbé Beaudry fut accueilli comme un ange portant la nouvelle de la paix et dont les pieds sont beaux : *Quam speciosi pedes evangelizantium* (Rom. 10-15). Ainsi il s'en alla à Vancouver exercer le saint ministère, sous la direction de Mgr Demers, premier évêque de cette lointaine province.

Dans l'oraison funèbre du P. Beaudry, Mgr Bruchési disait en parlant de sa mission de Victoria : « A Victoria, auprès de Mgr Demers, cet apôtre qui a tout fait pour étendre le règne du Christ dans ces contrées éloignées, l'abbé Beaudry montra un zèle de missionnaire ». Dès les premiers jours, il va visiter les sauvages et se met à apprendre leur langue, le tchinouk, pour leur être plus utile.

Jour par jour, dans son calepin, il fait connaître une partie de ses travaux apostoliques. On y voit que du 29 octobre 1859 à la fin de décembre 1860, il baptise 195 indiens tant adultes qu'enfants. Monseigneur lui avait taillé de la besogne en le nommant cha-



pelain des Sœurs, vicaire à la cathédrale et missionnaire des sauvages. Une note laissée dans son journal nous met au courant de l'un de ses dimanches : (4 décembre 1839) « Je bine et je chante la grand'messe ; je prêche sur le scandale ; je fais le catéchisme et je chante les vêpres ». Il est satisfait de sa journée, il le dit ainsi : « Vous voyez que ma santé s'améliore, je n'ai pas eu un léger mal de tête ».

Le souvenir de ses parents le poursuit partout, et voici ce qu'il en dit et comment il traduit son amour filial :

« Le 10 décembre 1839, je baptise deux malades à qui je donne le nom de mes parents, afin qu'au Ciel ils puissent se souvenir d'eux ». Au premier de l'an, il trace ces mots : « Journée triste, je me suis uni à vous, bons parents, et j'ai offert le Saint Sacrifice de la messe pour votre bonheur ; puisse Dieu exaucer mes vœux ! »

Au bout de quatorze mois de courses apostoliques, sa santé est épuisée, mais son départ devait déchirer bien des cœurs (3 décembre 1860). Le poème des noces d'argent le raconte ainsi :

« Et que de pleurs versés dans les huttes sauvages,
Lorsqu'épuisé, souffrant, il quitte ces rivages
Où son zèle alluma le flambeau de la foi !
Son cœur toujours docile à la divine loi,
Salua pour jamais sa mission chérie ».

Il revient par la Californie où il espérait refaire sa santé. Il en profita pour étudier l'espagnol qu'il aimait beaucoup et qu'il apprenait également bien. San-Francisco et Los-Angeles sont les deux villes où il demeura. Il nomme dans ses notes, le Père P. Magagnotto au presbytère duquel il était descendu. Il en repart au mois de mars, et

« Avec l'amour d'un fils il revit la patrie,
Ses forêts et ses lacs, son fleuve merveilleux.
Des larmes de bonheur jaillirent de ses yeux,
Quand, après les tourments de l'exil, de l'absence,
Il reconnut les lieux témoins de son enfance :
Le foyer paternel et le clocher natal,
Où vint se raviver son amour filial ».



Il revint à son *Alma Mater* pour achever de rétablir sa santé :

« Mais le repos pesait au bon missionnaire,
Il reprend sans tarder un nouveau ministère ;
De son zèle brûlant qui dira les ardeurs ?
La gloire de Jésus, son règne dans les cœurs,
Voilà le noble but qui sans cesse l'anime ».

Le vénérable M. Manseau achevait une carrière brillante de plus de cinquante années de sacerdoce; il demanda son paroissien comme vicaire en 1863; l'abbé Beaudry devint un précieux auxiliaire pour son vénérable curé. Il garda ce poste à peu près une année, et fit ensuite son entrée au noviciat, le 1^{er} janvier 1864.

VI.

Noviciat.

Entre temps l'amour de la jeunesse prit domicile en son cœur; il méditait souvent sur les scènes de la vie du divin Maître au milieu des enfants et se rappelait que « toute âme d'enfant, d'après Bossuet, est de race royale » et demande des soins infinis. « L'Eglise, dit Léon XIII, a toujours eu des embrassements maternels pour le jeune âge; elle n'a cessé de travailler amoureusement à sa protection et l'a entouré de nombreux secours » parmi lesquels brillent les communautés religieuses à qui elle a confié l'enfance, et en particulier l'Institut des Clercs de Saint-Viateur solennellement approuvé et confirmé par Grégoire XVI le 31 mai 1859.

Jusque là ses désirs s'étaient bornés à la prêtrise, mais à présent ils se portent plus haut, il veut monter encore, car ne l'oublions pas, il suit le sentier du juste comparé à une lumière qui s'avance et s'élève sans cesse jusqu'au jour parfait; il aspire à la perfection religieuse. Et parmi les communautés d'hommes une seule l'attire, celle qui l'a formé et qui a pour devise cette parole du divin Sauveur dans sa mission terrestre : « Laissez

venir à moi les petits enfants » *Sinite parvulos venire ad me* (Marc. X-12).

C'est là qu'il va frapper et demander asile. Qu'on me permette d'intercaler ici l'anecdote suivante :

Les deux frères étaient voisins de vicariat; l'un chez M. Manseau et l'autre à Saint-Paul, chez M. Brassard.

Un jour l'aîné dit à son frère : « Je vais vous exposer mon état et vous allez me répondre sérieusement. J'ai toujours demeuré au milieu des Clercs de Saint-Viateur, et même j'eus un jour l'idée d'interrompre mes études et de me faire religieux.

« A Longueuil et à Vancouver j'étais chargé de leur direction, et me voici revenu au centre de la communauté. Je me crois appelé à faire partie de cet Institut. Qu'en dites-vous? » — « Je le crois comme vous », fut la réponse de son frère. M. Cyrille frappa aux portes du noviciat qui s'ouvrirent devant lui....

Le P. Peemans raconte ainsi son appel à l'état religieux :

« Un jour qu'après de Dieu, dans un colloque intime,
Il demeurait plongé dans l'adoration,
Un tableau radieux, comme une vision,
Vint frapper son regard, sur les sommets mystiques
Où l'Eglise a placé les ordres monastiques.
Son œil vous aperçut, o sainte pauvreté,
Divine obéissance, aimable chasteté!
Il entend, éperdu, dans un rayon de feu,
Retentir en son cœur la voix même de Dieu!
Docile à cet appel, comme l'apôtre Pierre,
Il abandonne tout, il brise sa carrière,
Vous vous en souvenez, fils de Saint-Viateur,
Ce fut un jour heureux, un jour de vrai bonheur,
Quand il vint vous offrir ses précieux services
Et, joyeux, se mêler au rang de vos novices.
Pour gagner plus de cœurs, pour faire plus de bien,
Il s'attache à Jésus par un nouveau lien.
L'heure sonna bientôt où devant tous ses frères,
Versant devant l'autel de ferventes prières,
Dans un élan d'amour, il prononça ses vœux.
Le prêtre du Seigneur s'est fait religieux!..... »

Il voulut donc être religieux pour reproduire plus nettement en lui les traits de son divin modèle. La parole du Seigneur au jeune homme : *Vende omnia quae habes... veni et sequere me* (Luc. XVIII-22), l'obsède sans cesse, mais avec un effet différent ; le premier en fut contrarié et s'en alla triste tandis que le second en fut ravi et en fit la règle de sa conduite.

Pour prendre sans entraves son essor vers le sommet de la perfection, il s'était dégagé de tout : des biens terrestres par la *pauvreté*, des sens par la *chasteté* et de sa volonté par l'*obéissance* (1^{ers} vœux le 1^{er} août 1863 et vœux perpétuels le 2 août de la même année).

Quand un artiste veut reproduire sur la pierre les traits d'un modèle, son regard enveloppe sans cesse ce modèle, l'étudie, s'en pénètre, s'en fait une image parfaite, un idéal dans l'esprit, puis avec son ciseau il frappe, il tranche jusqu'à ce qu'il ait réussi. Ainsi fait notre Père. Déjà il ressemblait beaucoup à son divin modèle, s'étant efforcé à devenir « cet homme de Dieu, *Homo Dei* de saint Paul, mais il travaille fort et dru durant son noviciat ; et lorsqu'il apparut aux élèves du collège Joliette, ceux-ci reconnurent en lui, à ne pas s'y tromper, tous les traits divins. Ne pouvait-on pas en effet lui appliquer ces paroles dites de St Vincent de Paul ? « Or parmi ces copies du divin prêtre de Jésus-Christ, l'une des plus fidèles est la belle figure sacerdotale de Vincent de Paul ».

Saint Paul disait aux Philippiens (III-12) : « Je ne suis pas parfait, mais je poursuis ma course pour tâcher de parvenir où Jésus-Christ m'a destiné en me prenant à son service ».

Le bon Père Beaudry ne s'arrêta jamais pour se reposer sur ses lauriers ; il savait que pour présider aux destinées d'une maison importante, comme Joliette, où se formaient des prêtres et des citoyens *Religionis et Patriae*, il fallait être le modèle de ses élèves : *Forma gregis ex animo* (I Petr. V-3), devenir l'exemplaire vivant de son troupeau, en l'éclairant d'une vie sainte, en l'entraînant par son exemple, sa parole et sa prière, et non pas par l'apparence seule de la vertu, mais réellement, sincèrement et vraiment, comme dit saint Pierre : *Sincere, realiter et vere*, afin que ses fils puissent dire : « Regardons et faisons suivant ce modèle » *Inspice et fac secundum exemplar* (Exod. XXV).

VII.

Directeur.

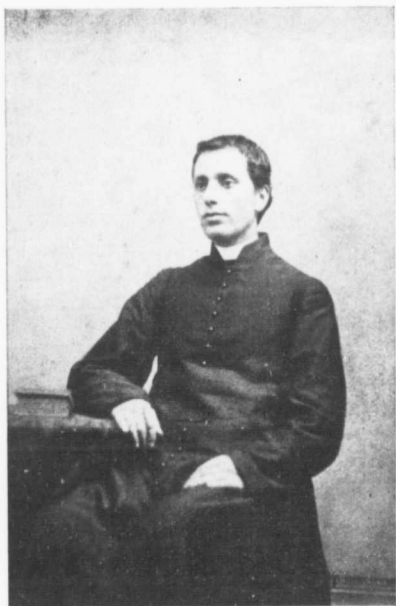
Personne n'était mieux préparé que ce jeune prêtre à être la lumière ardente et brillante *lucerna ardens et lucens* pour éclairer ceux qu'il devait conduire : lumière ardente à l'intérieur par la vivacité de sa foi et brillante à l'extérieur par ses exemples bien-faisants.

M. Jos. Bonin, aux noces d'or du collègue (1897), dans un beau discours, prononçait ces paroles qui nous intéressent : « Il est toujours le même que je l'ai connu : bon, affable, pieux, prudent et éclairé ; toujours prêt à se donner pour l'avancement spirituel et intellectuel de ses collégiens qui tous l'aiment et le vénèrent. Ne soyez pas surpris de le trouver si vertueux, il y a plus de quarante ans qu'il s'évertue à devenir un parfait modèle de saint prêtre et de directeur accompli. »

Le directeur était jeune — 29 ans — mais la vigne à cultiver n'était pas ce qu'on peut appeler une sinécure. Plein de force morale, servi par une bonne santé *Mens sana in corpore sano*, il reçut, comme on le dit d'un autre éducateur célèbre, « de l'œuvre à faire, la direction, la discipline et le but ; en retour, il lui communiqua le mouvement, la chaleur et la vie. »

La besogne à faire Dieu seul la connaissait. La succession du P. Rivet était difficile. La communauté, soumise à un gouvernement rigoureux, au système de la férule et aux *arguments frappants* des anciens, n'avait pas trop bon esprit. Le nouveau titulaire, comme un brave, regarda bien en face la tâche qui lui incombait et prit pour devise celle du cardinal de Richelieu : « Droit au but. »

Deux objectifs seuls se présentent à son regard : Dieu et son collègue. Depuis longtemps le Seigneur était la part de son héritage (Ps. XV-3) ; à ce moment là, il accepte le Collège comme son patrimoine. Sa vie entière est maintenant partagée entre ces deux fins : 1^o Aimer lui-même Notre-Seigneur au Sacrement de l'autel, le Sacré-Cœur, et les faire aimer par ses écoliers ; allumer un feu au-dedans de lui-même pour en enflammer les enfants qui lui



RÉV. P. C. BEAUDRY
DIRECTEUR DU COLLÈGE JOLIETTE
1864

S
r
r
r

l
l
e
e
r
l
e
f
l

e
f
r
d
d
f
d
r
d
z
P
a
d
d
q

sont confiés ; 2° faire progresser son Collège, rehausser le niveau des études, préparer les jeunes gens à faire de bons prêtres, d'utiles citoyens ; mettre son collège au niveau des meilleures institutions du pays.

VIII.

Éducation.

C'est à l'œuvre qu'on va connaître l'ouvrier. Cent et quelques écoliers sont en ce moment-là groupés à l'ombre du Collège, sous la houlette du nouveau pasteur dont le devoir est de faire leur éducation en cultivant l'âme, le cœur, l'esprit et le corps de ces enfants, c'est-à-dire, selon cette parole de Mgr Dupanloup : « de cultiver, exercer, développer, fortifier et polir toutes les facultés religieuses, morales, intellectuelles et physiques de ces élèves, pour en faire avant tout des chrétiens, des hommes ». « Les éducateurs, dit Lacordaire, sont les continuateurs de Dieu et de la famille et les précurseurs du monde. Il leur faut la science de Dieu, la tendresse de la famille et la justice du monde ».

Un collège est comme le prolongement de la maison paternelle, et la vie qu'on y coule est l'écho affaibli mais fidèle de la vie de famille où s'est ébauchée l'éducation première. Le directeur qui reçoit un enfant au sortir de la famille devient le chargé d'affaires du père et son représentant officiel, car il lui a été dit comme à la mère de Moïse par la fille de Pharaon : *accipe hunc puerum* ; il doit donc en avoir la fermeté. Mais en quelque sorte aussi, il remplace la mère absente, et à ce titre, il doit être bon et sa devise résumant ce double rôle pourrait être : *Suaviter et fortiter*. Avec les enfants il faut du caractère et de l'âme : de l'âme pour les attirer, du caractère pour les dominer. Tel était Fénélon avec le duc de Bourgogne.

Les coopérateurs du nouveau directeur, ses confrères comme déjà il les nomme, lui rappellent ses frères et sœurs, en attendant qu'ils soient ses amis, et quels amis ! *Magis amicus erit quam frater* (Prov. 18).

C'est au collège que se complète l'éducation domestique et

religieuse; là les élèves reçoivent une connaissance sérieuse des mystères et des commandements de la religion et sont formés à la piété, à l'honnêteté des mœurs, à la vie chrétienne comme à la vie civile.

« La maison d'éducation, comme la famille, dit Léon XIII, est le berceau de la société civile; c'est là que se préparent les destinées de l'Eglise et de l'Etat. Les maîtres doivent pénétrer l'éducation des principes de la morale chrétienne, car l'intégrité des mœurs et l'honnêteté de la vie domestique répandent surtout la santé dans les veines de la société civile. »

« Tous les regards se tournent vers moi, dit l'abbé Guibert, et me demandent des chrétiens convaincus, des catholiques éclairés et des patriotes fiers. » Les directeurs sont comme des jardiniers dans leurs jardins, dans leurs parterres; ils opèrent sur les facultés des élèves comme ceux-là le font sur leurs fleurs, leurs plants et leurs arbres. Gerson avait parfaitement raison de dire : « Je ne sais s'il y a rien de plus grand et de plus agréable à Dieu que de cultiver ces jeunes plantes du jardin du Seigneur et de les arroser des eaux salutaires de la doctrine céleste. »

« L'Eglise tient son diplôme de Dieu. » « Allez, enseignez toutes les nations, » voilà sa charte, disait le Cardinal Manning. Sans religion il peut y avoir de l'intelligence mais impossible sans elle de former la conscience, le cœur, la volonté et le caractère, sans lesquels on ne peut être chrétien. »

La scène d'un enfant remis par son père aux directeurs de nos collèges éveille en moi le souvenir de la fable de La Fontaine : *Le Statuaire.*

« Un bloc de marbre était si beau,
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Il sera dieu!..... »

Le sujet est là, mais grand Dieu! qu'il en faut de la patience réfléchie, de la prudence, du courage, de l'humeur égale, de la stricte justice, de la bonté unie à la fermeté! Et l'ouvrage est à recommencer chaque année et l'expérience se renouvelle sur cent sujets nouveaux qui n'excluent pas les anciens. Que de

Que de soins! que de conseils! que de directions! que d'énergie! Mais aussi quelle joie si la statue répond à l'idéal, si de cet enfant mis au moule, il en est sorti un homme, un bon chrétien, un bon citoyen, un bon prêtre! C'est vraiment le cas de répéter : « Voilà le maître de la terre. »

Dans son discours le P. Beaudry disait en 1897 : « Le collège Joliette n'a pas travaillé en vain depuis sa fondation. Parfois l'on est porté à croire que les sacrifices ne portent aucun fruit, aucun résultat satisfaisant. Mais aujourd'hui, à la vue de cette assemblée si distinguée, si compacte, je porte un autre jugement. Je constate que nous accomplissons une œuvre quasi divine. Je vois des prêtres, des religieux, d'honorables juges, des médecins experts, de savants avocats, des notaires consciencieux, des marchands habiles, des cultivateurs intelligents, des artistes distingués. J'en bénis Dieu de toute mon âme et je m'encourage à poursuivre jusqu'à la fin la tâche si ardue de maître d'école religieux. »

Voilà bien véritablement les maîtres de la terre !

IX.

Éducation religieuse. — Piété.

Dans l'âme de cet enfant, notre directeur fera régner la piété ; il s'emparera de son cœur par sa bonté et ses vertus ; il cultivera son esprit par la science, et l'entourera de confort et de bien-être pour développer en lui les forces physiques et le système nerveux qui ont tant d'action sur le caractère. D'un côté, nous montrerons l'ouvrier évangélique et de l'autre son champ et ses moyens d'action.

La piété eut la place d'honneur dans son œuvre. Déjà notre nouveau directeur avait bien travaillé à sa perfection, à devenir un modèle à offrir aux jeunes gens ; il s'exerçait surtout à la piété comme « utile à tout » (Prin. IV-8), la piété qui dirige toute la vie chrétienne, mais qui a besoin de se sustenter tous les jours par des exercices spirituels. Il avait contracté l'habitude de la prière vocale par où se reconnaît toujours sûrement l'homme de Dieu,

et on pourrait lui appliquer cette parole d'un vénérable rédemptoriste : « Les religieux doivent être de saints *bavards* dont les lèvres sont sans cesse en mouvement pour prier ». La prière lui était donc familière : son chapelet, ses *Ave Maria*, ses oraisons jaculatoires, ses colloques avec Dieu, tout cela lui était naturel, et ceux qui le voyaient si pieux l'appelaient déjà « le bon M. Beaudry, » tout comme autrefois on disait en France de saint Vincent de Paul : « le bon M. Vincent. »

Pour lui, comme pour les autres serviteurs de Dieu, le premier moyen pour avancer dans la perfection, c'était la prière; le second, le troisième, le dixième, c'était toujours la prière sous toutes ses formes.

Parmi les dévotions qu'il fit fleurir au collège Joliette par ses conseils, ses sermons et ses exemples surtout, *exempla trahunt*, vient en première ligne la dévotion au Sacré-Cœur, à la sainte Communion et au Saint-Sacrement.

1. DANS L'INSTITUT DE ST-VIAEUR.

L'on peut ajouter, sans crainte d'exagération, que la communauté des Clercs de Saint-Viateur, qui a donné le P. Beaudry au collège, a continuellement cherché, elle aussi, à cultiver dans le cœur de ses membres et de ses nombreux enfants, la dévotion au Sacré-Cœur et à Jésus-Eucharistie. Il convenait bien d'ailleurs à cette communauté dont la devise est *Sinite parvulos venire ad me* (Marc X-14). « Laissez venir à moi les petits enfants, » de pousser les petits vers la personne adorable de Notre-Seigneur, car, dit *l'Imitation de Jésus-Christ* : « Celui qui a trouvé Jésus a découvert un précieux trésor. » Elle prévenait le décret sur la communion « qui inaugure les temps nouveaux par le règne du Sacré-Cœur et ouvre à la piété des droits sacrés que le venin janséniste avait périmés. »

La communauté, dont le principal but est de servir l'autel et de prendre soin des petits, à l'exemple de son saint patron, devait combattre, ce semble, les jansénistes par une doctrine toute contraire à la leur et faire refleurir l'antique *Sinite parvulos* dans tout son éclat : elle n'y a pas manqué.

A la suite de la Compagnie de Jésus, de saint François de Sales, de saint Liguori, du R. P. Ramière, de Mgr de Ségur, de Mgr Bourget et de plusieurs autres, et appuyés sur la pratique des premiers chrétiens, sur le désir de l'Eglise, manifesté par le Concile de Trente, et sur les demandes du Cœur de Jésus lui-même à la bienheureuse Marguerite-Marie, les Clercs de Saint-Viateur ont été des premiers parmi les hérauts de la dévotion à l'Eucharistie au Canada.

Quand parut l'*Apostolat de la prière* « qui se propose d'unir au Cœur de Jésus priant pour le salut du monde, le cœur de tous ses vrais serviteurs », Mgr Bourget voulut l'établir dans son diocèse, ce qu'il fit en effet par un mandement du 23 décembre 1865. La communauté tout entière s'y enrôla, comme plus tard elle entra dans la « Ligue du Sacré-Cœur » et la « Garde d'honneur » où elle brilla toujours au premier rang.

La pratique contraire eût été impossible dans cette milice religieuse dont les généraux, les chefs avaient le cœur rempli de la vraie doctrine. Le R. P. Lajoie, à la tête de la communauté et de la paroisse de Joliette, le R. P. Beaudry et le R. P. Laporte au collège, le R. P. Paul au noviciat, ont été, parmi d'autres sans doute, ces anges envoyés du Ciel pour dire et crier sur tous les tons, à leurs sujets, comme autrefois au prophète Elie qui tombait épuisé : « Lève-toi et mange, » « et le prophète mangea, dit l'Ecriture, et il put arriver au terme de sa course. » Il en est ainsi de ses imitateurs.

Le P. Laporte faisait circuler parmi les élèves, durant l'année scolaire, un livre de neuvaines au Sacré-Cœur, livre qu'il appelait « son Petit-Albert. » Une neuvaine finie, une autre recommençait et la roue tournait ainsi sans arrêt, du mois de septembre au mois de juillet. Qui dira l'heureuse influence de cette circulaire ambulante qui promenait, pour ainsi parler, au milieu des jeunes gens, la dévotion au Cœur de Jésus?

Un bon vieux religieux bien connu de tous les anciens élèves, le Frère N. Guay, c. s. v., longtemps directeur de l'une des écoles de Joliette, eût aussi sa bonne part de mérite dans l'apostolat de la communauté à Joliette, en cultivant avec soin, mais sans bruit, dans le cœur de ses petits enfants, l'amour de Celui

qui est « l'Ami des enfants. » Il voulut encore leur mettre sous les yeux une belle et gracieuse image du Cœur adorable; et, le premier à Joliette, il eut une riche bannière du Sacré-Cœur, achetée et payée une forte somme amassée, sou par sou, par la vente de chiffons et de vieux journaux pris un peu partout.

2. COMME SUPÉRIEUR PROVINCIAL.

Au départ du R. P. Lajoie de Joliette pour l'Europe en 1880, le P. Beaudry recueillit sa succession comme provincial de son Institut au Canada, poste qu'il occupa treize ans, à la grande satisfaction de ses religieux.

Mais à ce terme sa santé devint débile, l'âge commençait à peser sur lui et l'œuvre capitale de sa vie — son collègue — réclamait toutes ses forces et son énergie. Il demanda d'abord un assistant, puis un successeur (1893) qui fut le R. P. Ducharme.

Comme Elisée avait hérité du manteau d'Elie, ainsi le manteau du P. Beaudry tomba sur les épaules de son assistant et, avec lui, son zèle éclairé pour le Dieu de l'Eucharistie. N'étaient-ils pas tous deux enfants du T. R. P. Général actuel, dont le zèle pour la sainte Eucharistie est au-dessus de tout éloge et s'étend au-delà des bornes de sa communauté, comme il l'a prouvé dernièrement par l'envoi gracieux, à un ancien élève de Joliette, du *Décret* sur la communion et les devoirs des prédicateurs et des confesseurs à ce sujet?

Quoi qu'il en soit, une fois supérieur provincial, le P. Beaudry continua sur une plus grande échelle à prêcher la communion fréquente.

En parlant de la communauté de Saint-Viateur en rapport avec la communion, je dois une mention spéciale au bon frère Vadeboncœur, qui a bien secondé ses supérieurs par ses conseils, son exemple, sa piété et sa foi vive. Voir le bon frère aller à la sainte Table ou en revenir portant son Dieu avec tant de bonheur sur la figure, inspirait aux jeunes gens la pensée de recourir au même festin pour goûter le même bonheur.

Ce que fut le P. Beaudry à la tête de ses religieux, nous le

savons moins que ses propres fils; nous nous contenterons de citer ces vers du P. Peemans et d'y ajouter un ou deux incidents :

« Aujourd'hui chef aimé de la belle phalange
Qui, sous les étendards de Viateur se range,
Le digne et pieux prêtre, amant du Sacré-Cœur,
Pour faire aimer au loin le doux nom du Seigneur,
Érige pour sa gloire un nouveau sanctuaire,
Et cet acte d'amour couronne sa carrière. »

Un fait venu à notre connaissance mérite mention spéciale dans ce récit :

Le 16 septembre 1886, on le voit à la tête des religieux de sa communauté et de ses élèves, au nombre, les premiers de dix et les seconds de mille, au bazar de la cathédrale fait pour terminer la construction commencée par Mgr Bourget. Le Père supérieur présente une superbe adresse à Mgr Fabre dans laquelle il dit que sa communauté a voulu suivre le mouvement généreux en faveur de cette œuvre religieuse et patriotique. Il annonce que les collègues Joliette et Bourget offrent chacun une des croisées du dôme. « Nous ne sommes pas venus uniquement pour voir et admirer, un motif plus élevé et plus noble a été le mobile de ce pèlerinage : enseigner à la jeunesse de nos collègues ce que la religion et le patriotisme savent inspirer aux intelligences d'élite et opérer par un dévouement sans bornes. »

Il offre ensuite le buste du R. P. Champagneur à Mgr l'Archevêque. « Ce buste haut placé sur une estrade était gracieusement environné de vingt-six oriflammes dont chacune portait le nom de l'une des vingt-six maisons des Clercs de Saint-Viateur. »
(*Sem. religieuse.*)

Monseigneur fut charmant dans sa réponse : Il se félicite de la présence des Clercs de Saint-Viateur dans son diocèse; il loue leur zèle pour la formation de la jeunesse et pour les œuvres diocésaines et paroissiales. Il accepte avec plaisir et reconnaissance le buste du R. P. Champagneur.

Cet éloge des Clercs de Saint-Viateur pour les œuvres paroissiales est dans la bouche de tous les prêtres au Canada.

Que dirait-on, en effet, d'un clerc paroissial de Saint-Viateur

qui n'aimerait et ne favoriserait pas les œuvres de sa paroisse d'adoption? Il ne serait pas fidèle à sa vocation.

5. COMME DIRECTEUR DU COLLÈGE.

Mgr Bourget venait d'établir *l'Apostolat de la prière* quand le P. Beaudry prit la direction du collège. Chaque matin, à la prière, après le *Credo*, la communauté unissait ses intentions à celles de Jésus médiateur, en jurant « de l'aimer de plus en plus. » Le vendredi matin, à la messe, on chantait trois invocations au Sacré-Cœur.

Cor Jesu sacratissimum! Miserere nobis.

Cor Jesu pro nobis vulneratum et laceratum! Parce nobis.

Cor Jesu flagrans amore nostri, inflamma cor nostrum amore tui!

Ce fut encore l'Adoration perpétuelle en vertu de laquelle chaque élève passait à tour de rôle, une demi-heure de congé, en présence du Saint-Sacrement.

Une première statue en plâtre du Sacré-Cœur prit place dans la chapelle. Une autre décorée suivit bientôt; on y ajouta un tableau aux vastes proportions, dû au pinceau de M. Carey et dont le sujet, bien propre à toucher le cœur en même temps que les yeux, était *l'apparition du Sacré-Cœur* à la bienheureuse Marguerite-Marie.

Notre directeur comprenait pour en avoir fait lui-même l'expérience, que le Sacré-Cœur est un brasier ardent dont le propre, comme celui du feu, est de s'étendre et d'enflammer tout ce qu'il touche. Pourrait-on rester froid près de ce foyer incandescent? Le Père Ramière, S. J., tant admiré du P. Beaudry, s'écrie : « Approchez d'un flambeau éteint un flambeau allumé et la flamme dont brûle le second ne tardera pas à se communiquer au premier. La dévotion au Sacré-Cœur met notre cœur en contact avec le foyer du divin amour. Approchons-nous de ce soleil, il nous pénétrera de ses rayons, comme le soleil de la nature remplit le cristal de sa clarté. » Et cette dévotion attire nécessairement et fortement vers la divine Eucharistie. Le cœur de Jésus est l'organe principal, la partie la plus noble de ce corps

adorable, objet propre du culte eucharistique. « Cette ardeur de l'Eucharistie, lisons-nous dans le *Rapport* sur le Décret, il est impossible de la posséder, sinon en la puisant à sa source, le divin Cœur de Jésus, par notre piété et par la participation à son zèle dévorant pour le salut des âmes ».

Mais cette ardeur elle-même enflammait d'avance le cœur du bon Père Supérieur, et il pouvait bien dire avec vérité : *Zelus comedit me* (Ps. LXVIII-10).

M. F. Baillargé, prêtre (professeur au Collège Joliette, 1885 à 1895), dans *Moyens d'action* du P. Beaudry, disait : « La grande, la suprême affaire pour le jeune homme, c'est la persévérance dans la pratique des vertus chrétiennes ; cette pratique est impossible sans l'union avec Dieu qui se fait par la Sainte Communion ». C'était la théorie du P. Beaudry.

Si chaque jour nous sommes assaillis de violentes tentations, chaque jour nous pouvons nous pénétrer de nouvelles forces pour les vaincre. Le lion infernal « tourne sans cesse autour de nous cherchant des victimes » *Circuit quaerens quem devoret* (I Pet. V), mais près de lui, il y a un autre lion, c'est le lion de la tribu de Juda, capable de nous défendre. Le corps de Notre-Seigneur nous communique sa pureté, sa vertu. Si notre vie tend à déchoir, nous avons une nourriture divine qui, chaque jour, vient renouveler nos forces : Si donc nous avons un tabernacle et un autel, rien ne nous manque pour vaincre.

En rapprochant à présent la théorie du P. Beaudry de la doctrine de l'Église rappelée dans le Décret sur la Communion, on ne peut s'empêcher de dire que celle-là est calquée tout entière sur celle-ci qui ne peut varier.

Citons le Décret :

« Le désir de Jésus-Christ de voir les chrétiens s'approcher du banquet sacré tend avant tout à ce que les fidèles, unis à Dieu par ce sacrement, y prennent des forces pour apaiser la concupiscence, effacer les fautes légères qui échappent tous les jours et éviter les péchés plus graves auxquels est exposée la fragilité humaine, plutôt qu'il ne cherche à procurer à Dieu l'honneur et le respect auxquels il a droit, et aux communiants le prix et la récompense de leurs vertus ».

Ce sera toujours la gloire du P. Beaudry d'avoir pour ainsi dire devancé les décisions de deux grands papes en établissant au collège le Tiers-Ordre de Saint-François que le Pape Léon XIII a vivement conseillé dans son Encyclique *Auspicatum concessum* du 17 septembre 1882, et la communion fréquente que Pie X recommande avec tant d'instance dans le décret *Sacra Tridentina synodus* du 20 décembre 1903, dans lequel pas moins de six fois, la Sacrée-Congrégation du Concile déclare que « le peuple chrétien tout entier doit être invité à s'approcher tous les jours du divin Banquet. »

Il avait compris, ce cher et vénéré Père, le désir de Jésus et de l'Eglise et le mit en pratique, mais au prix de quels sacrifices ! Car la « peste janséniste exerçait encore ses ravages ; le virus mortel n'avait pas complètement disparu. » (*Décret.*) Aussi une critique amère, venue d'un peu partout, s'est attaquée à sa direction, mais en brave il a tenu tête à l'orage. On eût dit que par avance sa conduite s'inspirait de ces récentes paroles du Cardinal Gennari : « Ce n'est pas une petite injustice que de priver un pénitent, même une fois, sans de justes et graves motifs, des biens que la communion lui procure. »

Monseigneur l'Archevêque, il est vrai, a bien signalé cette ligne de conduite dans l'oraison funèbre du P. Beaudry, mais il est facile de voir par le texte que Sa Grandeur n'a pas osé accorder des louanges sans restriction. Ce n'est que le 13 novembre 1907, au soir, qu'en réponse à l'adresse des élèves du collège, Mgr, évoquant le souvenir du P. Supérieur au sujet de la communion, dit ces belles paroles couvertes d'applaudissements : « Le P. Beaudry avait prévenu les décisions récentes du Vicaire de Jésus-Christ ; sa doctrine était la bonne, il était dans la vérité. »

M. l'abbé Baillargé nous parle encore de ses visites à Jésus-Hostie. « Il fut au Canada le premier directeur et zéléateur de l'Association des prêtres adorateurs ; il faisait lui-même, habituellement de cinq à six heures chaque jour, son heure d'adoration. » Quel est celui qui chaque jour est fidèle à ce long rendez-vous convenu entre Jésus-Christ et lui, en face du saint Autel ? c'est le vrai prêtre.

« Blessé de l'amour divin, son cœur, comme l'encensoir sacré, se fermait alors à tout ce qui venait de la terre et ne restait ouvert que du côté du ciel, » disait Montalembert de la bonne sainte Elisabeth de Hongrie. Tel était aussi le P. Beaudry auprès de sa victime d'amour, il y faisait fonction de médiateur pour son collège et pour son institut religieux.

Outre la dévotion principale à Notre-Seigneur dans son cœur et dans la sainte Eucharistie, qui est le centre et la vie de la religion, on lui doit encore d'autres dévotions qui aboutissent à celle-là comme à leur fin. De même qu'un jour la pureté, se montrant à Augustin sous les traits et l'éclat d'une reine, était entourée d'une cour nombreuse, ainsi le culte de Jésus eucharistique ne va pas seul, il a aussi des auxiliaires. A l'Apostolat de la prière, établi dès les premières années de directorat du P. Beaudry, s'ajoutèrent la Garde d'honneur avec bénédiction du Saint-Sacrement le premier vendredi de chaque mois, en 1877, la Milice angélique, en 1879, et la Milice du Pape qui est une forme de l'Apostolat de la prière. On lui doit encore l'indulgence de la Portioncule accordée à la chapelle du collège, à sa demande lors de son voyage à Rome en 1875 et dont le décret porte la date du 16 novembre 1876; la pieuse coutume de faire chanter une messe de *Requiem* chaque mois, par chaque classe, et dont les frais sont couverts par une cotisation volontaire (1876); enfin l'invocation trois fois répétée : *Sancte Joseph, ora pro nobis*, avant la récréation du soir. C'est le salut du maître de céans, puisque Saint-Joseph est le Seigneur du beau domaine qu'est la cour de récréation au collège Joliette, maintenant plus que jamais où sur un piédestal solide une belle statue neuve remplace l'ancienne qui s'effritait sous la double morsure du froid et des années.

Un si zélé serviteur de Jésus ne pouvait manquer d'affection à la Reine des Anges, au bienheureux gardien du Sauveur et aux saintes Ames du Purgatoire. Aussi les exercices pieux des mois de mai, de mars et de novembre se faisaient chaque soir avec solennité. Les âmes bénéficiaient des suffrages du chemin de la Croix fait à leur intention tous les soirs de novembre.

Pour arriver à la communion fréquente, il fallait aussi la confession hebdomadaire. Dieu sait si le P. Supérieur a été grand confesseur, assidu à ses *grilles*, recevant les aveux de presque tous ses élèves et des professeurs, distribuant les conseils avec une douceur que rien ne peut rendre, se tenant là de longues heures à entendre parfois des scrupuleux, sans jamais montrer d'humeur ni d'impatience. Et je pensais souvent, à part moi, à ce mot que la bonté de François de Sales mettait sur les lèvres de l'un de ses amis : « Que sera-ce de Dieu, si François de Sales, qui n'est que son serviteur, est déjà si bon ? » Jamais confesseur ne fut plus fidèle à ce ministère et plus secourable aux malheureux, ni plus digne, ni plus sûr ! C'est assurément d'un confesseur de cette trempe que le R. P. Delaporte, S. J., a dit :

« La main du prêtre, oh ! qu'elle est belle !
Quand elle appuie un front contrit,
Quand elle courbe un front rebelle
Au joug léger de Jésus-Christ ! »

En suivant le P. Peemans, nous avons déjà fixé plusieurs jalons qui nous servent de points de repère, mais nous avons glissé trop légèrement sur certains détails pour nous concentrer sur les premières réformes du jeune directeur. Il nous faut donc retourner en arrière, car il reste encore beaucoup d'épis à glaner, comme il en restait à Ruth dans le champ de Booz, *Utrispicas colligeret remanentes* (Ruth, II-7) par la volonté même du maître de la moisson. C'est assurément aussi le dessein de Mgr Bruchési qui a dit : « Je n'entreprendrai pas de vous raconter sa vie, un de ses frères ou un de ses fils s'acquittera de cette charge, mû par la reconnaissance ou la piété filiale. »

L'oraison funèbre du P. Beaudry sera encore notre flambeau dans l'étude de notre sujet, car il faut étudier davantage cette vie pour savoir si elle répond à l'attente, si elle pouvait servir de modèle au petit troupeau, *Forma gregis ex animo*.

Monseigneur débute ainsi : « Je pourrais dire du pieux religieux que la mort nous a si soudainement ravi : Il est pénible pour nous de voir partir de pareils ouvriers. La mort du P. Beaudry est une grande perte pour ce collège avec lequel il

semblait s'être identifié depuis de longues années, pour sa communauté dont il fut toujours l'édification et l'honneur, pour le clergé du diocèse dont il fut l'un des membres les plus distingués et les plus sympathiques, pour le pays tout entier auquel il s'est dévoué avec une générosité et un zèle qui ne se sont jamais démentis. Cette vie, du reste, a été si sage, toute faite d'humilité, de piété et de travail, mais ça été une vie féconde et véritablement bénie du ciel. Il était fait pour être pendant longtemps le supérieur de ce collège Joliette envers qui notre pays tout entier a contracté une dette qu'il ne pourra jamais éteindre. On a dit, et ce n'est point une exagération, que c'est lui qui a fait le collège Joliette ce qu'il est aujourd'hui (1904). Comment s'y est-il pris ? Quel a été son secret ? Ces succès s'expliquent par ces paroles de saint Paul que je vous ai citées au début et dans lesquelles il me semble que je retrouve le P. Beaudry tout entier : « Le juste vit de la foi » (aux Rom. I-17). Il était un de ces justes qui ne vivent que de foi ; il n'eut qu'un but, glorifier Dieu, travailler pour lui, lui gagner des âmes. Je ne crois pas que le P. Beaudry fût longtemps dans sa journée sans penser à Dieu, il me semble même qu'il devait y penser habituellement ». Nous qui avons vécu plusieurs années avec lui, à ses côtés, participant à sa foi, nous affirmons qu'il priait et méditait sans cesse et on pouvait bien l'appeler, comme la Suisse nommait le P. Posserat, « le grand prêtre qui prie toujours ». Ses modèles se trouvaient dans les patriarches et les grands serviteurs de Dieu qui, se rappelant sans cesse ces paroles du Psaume 104-4 : *Quaerite faciem ejus semper*, cherchaient avec une inlassable ardeur la face du Seigneur qui, au dire de St-Augustin, se confond avec la présence de Dieu, le soleil de notre âme. Il faut qu'elle ait son regard fixé sur lui et elle n'a de lumière, de force et de clarté que celles qu'elle reçoit de lui. C'est là l'exercice de la présence de Dieu. Notre Père priait sans cesse, en marchant pour aller à la chapelle, en classe, en récréation, au réfectoire, etc., etc. « Je ne pense qu'à Dieu seul, pouvait-il dire, et toutes ses pensées sont tournées vers moi. *Ego dilecto meo et ad me conversio ejus* (Cant. 7-10). Il avouait un jour au Père Maître des Novices qu'il renouvelait ses vœux de religion une centaine de fois par jour.

Suivons Mgr l'Archevêque : « Ses motifs étaient toujours sur-naturels ; ses frères en religion sont ici pour lui rendre ce témoignage qu'il ne se recherchait pas lui-même, mais qu'il se proposait uniquement de donner de la gloire à Dieu. Attendant tout de Dieu, il avait une confiance d'enfant en la Providence. Il a été un homme d'oraison, fidèle à ses exercices religieux comme un fervent novice, jusqu'à la fin de sa carrière ». Ce n'est pas seulement cette piété, cette foi, cet amour de la prière qui caractérise ce vrai prêtre, il y avait encore en lui une autre vertu qui ne s'est jamais démentie ; c'est l'amour de l'obéissance. « Vous me voulez, disait-il à Mgr Bourget, me voici, votre serviteur écoute ». Son obéissance a été bénie. S'il s'agissait de règlement de collège, de modifications au programme des études ; s'il s'agissait de vacances pour les élèves, il se soumettait avec joie.

Monseigneur raconte ensuite une des scènes les plus touchantes, dit-il, dont le collège Joliette fut le témoin (1899) à la suite d'un malentendu entre professeurs et élèves et dans laquelle l'obéissance du P. Beaudry brille d'un vif éclat. Je cite la partie de la lettre du P. Supérieur où il est question de cet incident, et de la médiation de Mgr l'Archevêque : « J'ai toujours témoigné de mon profond respect et de ma soumission entière à ceux que je considère comme mes pères ; ce n'est pas le moment de briser avec mes traditions. »

La médiation de Mgr l'Archevêque fut un soulagement au cœur du bon P. Supérieur et une joie comparable à celle d'Abraham dont la main est retenue par un Ange et à celle de Saül quand le peuple s'oppose à la mort de son fils Jonathas. Quand il venait à parler de ses supérieurs ecclésiastiques, du Pape, de l'Eglise à laquelle il était attaché par toutes les fibres de son âme, sa figure s'animaît et paraissait s'enflammer comme un fils noble et bien né qui parle de ses tendres parents. Il voulait voir Pierre dans la personne du Pape ; il le vit deux fois dans deux des plus illustres pontifes que l'Eglise ait eus : Pie IX en 1875 et Léon XIII en 1885. En ces deux voyages d'outre-mer, son compagnon fut son bien-aimé frère M. P. Beaudry. Ce qu'il a fait à l'occasion des visites des Délégués apostoliques au collège est une preuve palpable de sa vénération pour l'Eglise. Quelles fêtes inoubliables

organisées sous sa direction pour recevoir leurs Excellences Mgr Smeulders et Mgr Merry del Val, représentants du St-Siège au Canada! Qui a pu oublier les noces d'or de Mgr Bourget au collège, en 1872, et les cordiales et splendides réceptions offertes à ce vénérable prélat devenu archevêque de Martianopolis, quand, *en mendiant*, il voulut revoir Joliette et son collègue en 1881?

Comme il nous édifiait en nous parlant de Mgr Bourget qu'il appelait « Mgr l'Ancien », voulant rappeler un souvenir historique; car c'est ainsi qu'à Québec et dans le pays entier on appelait Mgr de Laval après sa démission de l'évêché de Québec.

En 1886, nous étions à Québec pour les fêtes de la remise de la barrette au Cardinal Taschereau. Le soir nous réunit ensemble, le P. Supérieur et trois anciens élèves de Joliette, chez les Clercs de Saint-Viateur de Lévis. Le lendemain, une voiture nous conduisit dans une des concessions paroissiales nommée Arlaka pour y voir la maison où Mgr Bourget est né.

« Pour moi, disait le P. Beaudry au retour, ça été plutôt un pèlerinage qu'une promenade au berceau du premier bienfaiteur de notre communauté et de notre collège. »

« Homme de règle, disait encore Mgr Bruchési, il fit observer la règle avec douceur et fermeté; même quand il avait réprimandé on ne pouvait s'empêcher de l'appeler « le bon Père Supérieur. » Il avait une confiance d'enfant en la divine Providence; il était comme le petit enfant entre les mains de Dieu, il se laissait faire, il se laissait vivre; voilà ce qui explique cette sérénité, ce calme que l'on voyait dans son visage et sa personne. »

Que de traits nous pourrions ajouter à ce tableau déjà un peu chargé, non à raison du sujet lui-même, mais du cadre de ce travail!

Que de souvenirs et combien agréables nous avons en réserve là dans notre mémoire, souvenirs qui font le charme de notre vie et nous montrent le P. Beaudry bon et secourable pour les malheureux, pour ses domestiques, généreux et juste pour ses écoliers et ses professeurs, tendre sous les coups du malheur des autres. Nous savons bien qu'il était payé de retour dans la tendresse qu'il prodiguait à ses serviteurs. Que de fois en parlant à ce bon personnel du *ministère de l'intérieur*, nous avons surpris,

chez ces bonnes gens, un regard tendre, un procédé délicat, un dévouement sans bornes avec les sentiments de la plus exquise politesse vis-à-vis du P. Supérieur.

Je me rappelle comme d'hier une parole de M^{lle} Marguerite St-Georges, servante au collège durant cinquante ans (1835-1904). Un écolier lui avait commandé quelque chose d'un ton bref et cassant. « Les anciens de la maison, répondit-elle aussitôt, M. Langlais, M. Beaudry et M. Vadeboncœur, elle les nommait ainsi, me parlent plus poliment que cela. »

Les élèves de Joliette, c'est un fait constaté de tout temps, ont retrouvé dans leur *Alma Mater* une autre maison paternelle où sous un même père ils étaient tous frères; *Omnes autem vos fratres estis* (Matth. 23-8) et le P. Beaudry est bien celui qui a le plus contribué à fortifier les liens d'amitié qui enlacent ensemble les directeurs et les anciens élèves dont les entrevues sont si charmantes. *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* (Ps. 132).

Son collège et sa table étaient constamment ouverts aux visiteurs « avec une ampleur de politesse qu'on ne trouve pas ailleurs », disait un vénérable curé des environs de Joliette, étranger à notre maison.

Un jeune professeur « devenu vieux » me racontait qu'un matin, il va trouver le P. Beaudry et, avec toute la candeur qui le distingue, il lui dit : « Mon Père, j'ai faim et vous savez combien je travaille ». « Comment cela? » dit le P. directeur en sursautant, comme frappé au cœur. « Oui, après avoir servi les élèves il ne me resta rien et ce n'est pas la première fois ». « Vous allez en avoir et désormais vous en aurez », et de ce ton il se rend à la cuisine et donne des ordres en conséquence de ce qu'il venait de promettre. C'est là le P. Beaudry tout entier, généreux, compatissant et juste, mais vif et nerveux. Voir un de ses enfants souffrir de la faim, c'est ce qu'il ne put souffrir, c'était impossible!

On l'aimait aussi, notre Père, sous cet aspect d'une si frappante vérité! Aimant ses élèves comme il les aimait on comprend le chagrin qui noyait son âme quand un de ces accidents subits venait les ravir à son affection et à sa surveillance. La rivière de l'Assomption lui a causé bien des deuils. En 1879, le 30 mai, on

vint lui annoncer qu'un des finissants, John Colwell, venait de se noyer et que trois autres élèves n'avaient échappé à la mort que d'une façon miraculeuse. On rapporte le cadavre au Collège et je vois encore le P. Supérieur en face de ce grand malheur. Il pense sans doute aux parents du malheureux jeune homme et, vaincu par la douleur, il éclate en sanglots. Quelques années plus tard, en 1891, c'est le frère F. E. Lacasse, c. s. v., qui se noie à Terrebonne, puis c'est un autre élève victime de l'onde à St-Didace; enfin, en 1893, il pleure la mort de quatre étudiants à l'Université Laval, ses anciens élèves ensevelis dans les flots près de Joliette.

Nous avons suffisamment montré l'œuvre capitale du P. Beaudry, ce qu'il était lui-même et ce qu'il a fait pour développer la piété de ses élèves, il nous faut à présent le faire voir éducateur dans la formation du cœur des jeunes gens.

X.

Éducation morale. — Bonté.

Pendant longtemps trois emplois simultanés rivent le P. Beaudry à sa chambre; il était directeur, préfet des études et directeur.

Trente-cinq ans, il fut directeur ou supérieur. Onze ans, il fut en même temps préfet des études. Quatre années, il fut procureur. On a peine à croire que son zèle et ses forces physiques aient pu résister à une telle multiplicité de travaux. Il est vrai que la vertu est une puissance sans pareille et la grâce de Dieu abonde en ressources. Il n'y avait place dans sa journée que pour la prière, le travail et les devoirs de ses fonctions cumulées.

Après la formation de l'âme à la piété, vient la formation du cœur et du caractère, car l'éducation, ne le perdons pas de vue « c'est le développement de tout homme qui croit et se perfectionne d'après les lois que Dieu a établies ». Il faut que le jeune homme apprenne ces trois choses : ce qu'il est, ce qu'il doit faire et ce à quoi il doit tendre : c'est la formation du chrétien. L'éducation a donc pour but de former l'homme dans l'enfant au triple point de vue de sa nature physique, intellectuelle et morale, c'est à dire, opérer sa formation complète pour atteindre mieux sa fin

dernière. Mais de toutes, la plus importante, c'est l'éducation morale par laquelle l'enfant apprend à connaître ses devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers lui-même et à les mettre en pratique.

L'Église connaît et enseigne à ses prêtres éducateurs comment former dans le cœur l'amour de Dieu, comment façonner le caractère et conformer l'homme entier à l'image et à la ressemblance de Dieu. Pour cela, il faut lui enseigner la vérité complète qui consiste, d'après saint Jérôme, en trois choses : « Vérité de la vie, vérité de la justice et vérité de la doctrine ». Par un travail incessant, comme celui du jardinier, du forgeron, du statuaire, de l'artiste, il s'agit d'indiquer à ces écoliers les sentiments de l'honneur et de la loyauté, l'amour de la vérité, de la vertu, du devoir et la nécessité d'avoir un bon esprit, *spiritum rectum*, selon le mot cher à notre directeur. « Ces cœurs sont encore de cire, de cire pure sur laquelle le bon exemple, le bon conseil, marqueront aisément leur empreinte et, à travers cette cire comme à travers celle du graveur, iront bientôt s'imprimer, en traits ineffaçables, sur ces cœurs affermis par la vertu, tous les bons principes qui relèvent l'humanité ».

Thiers voulait « faire frapper tous les enfants de France à l'effigie de l'État », mais en cela il eut tort car cette formation tout à fait laïque efface dans le chrétien toute trace divine. Mais c'est à l'effigie du Christ qu'il faut frapper tous les chrétiens; c'est le divin modèle dont chacun doit reproduire en lui les traits admirables par l'observance du saint Évangile et c'est à ce but que le P. Beaudry travailla avec une inlassable patience. Ses sermons, ses lectures spirituelles, ses entretiens, ses directions, ses lettres, ses épîtres de vacances, ses exemples, ses exercices de piété, son assiduité auprès du saint Sacrement, en un mot, sa vie entière tendit vers cette fin.

Le mémoire déjà cité nous dit : « Cette influence il la prenait dans ses lectures spirituelles où le bon Père conversait familièrement avec ses enfants et leur ouvrait bien large son cœur en formant le leur ». Mgr l'archevêque en parle aussi dans l'oraison funèbre : « Lorsque le temps des vacances arrivait, il faisait ce qu'il appelait son épître à ses jeunes élèves, et en tête des

annuaires, vous vous rappelez d'avoir vu là ses avis si sages, si pieux, si paternels. Il ne vous les donnera plus maintenant, il ne vous parlera plus comme il vous parlait, mais souvenez-vous de ses conseils et de sa direction, conservez-les à jamais dans votre mémoire ».

Sans parler de sa prédication qu'il prodiguait généreusement, on peut dire que le P. Supérieur a abordé tous les sujets dans ses entretiens et dans ses lettres où il s'agit de la formation du cœur, du caractère et de l'éducation proprement dite de ses élèves; la politesse et la distinction, l'apostolat dans la famille, les mauvais principes en matière d'éducation, la conscience, l'honneur, le caractère, les devoirs envers Dieu, envers l'Église, envers la société et la patrie, la reconnaissance, les joies et les amertumes du collège, le travail, etc. Il finit deux de ses lettres par ces mots typiques : « Tenez à l'honneur presque autant qu'à votre vie, quelquefois même plus qu'à votre vie; ne forlignez pas, noblesse oblige! *Estote viri! Estote fortes!* »

Un des finissants de 1897 disait à ce propos, s'adressant au P. Supérieur : « Adieu, vous qui avez formé notre volonté, notre caractère et redressé nos inclinations mauvaises, vous dont les sages conseils et les salutaires instructions nous ont placés dans le droit chemin de la vertu, voie certaine du bonheur... »

« Il n'était pas orateur, disait M. l'abbé Baillargé, on le suivait cependant avec une attention soutenue. Le zèle qui animait sa parole et qui se reflétait sur sa figure disposait immédiatement l'auditeur. Il s'exprimait avec chaleur au besoin et avec conviction toujours; ce qui donnait à ses avis la durabilité. Quels accents il savait trouver quand il parlait à ses élèves de la bonté de Dieu, de l'Église qu'il aimait comme une tendre mère! Sa parole devenait plus pénétrante et plus affectueuse lorsqu'il les entretenait de l'Eucharistie et de ses profonds mystères, du cœur de Jésus et de son immense amour pour les hommes ».

Dans ce travail si noble et pourtant si difficile, la clef du succès se trouve dans la confiance et l'amour des élèves autant que dans l'affection du professeur. Socrate disait un jour à une mère qui lui avait confié son enfant : « Reprenez votre fils, qu'en ferais-je? il ne m'aime pas ». Parole profonde, car rien de durable ne se fera que par l'amour.

Voyons notre éducateur dans l'application de ce grand principe. Il prend la meilleure arme pour réussir, et cette arme c'est la bonté ainsi que la douceur que notre directeur possédait, non par tempérament bien sûr, mais par victoire sur la mauvaise nature au point que la vivacité naturelle de son caractère n'apparaît qu'à de très rares intervalles, et qu'il devint à nos yeux un nouveau François de Sales « le plus doux des hommes ».

Mais, pour en arriver là, il devait livrer de rudes combats et son cœur plus d'une fois dut battre à tout rompre comme celui de son saint modèle qui, insulté un jour, dit à un de ses amis : « Vous croyez que je suis insensible, mettez la main sur mon cœur et vous sentirez avec quelle force il bat ».

M. J.-O. Gadoury, dans son discours des Noces d'Or, appelait le P. Beaudry le « Moïse du collège Joliette » ; il en a l'attitude et les allures, il en a surtout la douceur. Et, comme le chef des Hébreux, il a conduit dans les voies du bien tous ceux qui ont été confiés à ses soins. Plus heureux que Moïse, il a vu la terre promise qui, pour lui, est le cinquantenaire de son Collège ».

De lui on peut dire ce que l'Écriture Sainte dit de Judith : *De forti egressa est dulcedo*. « La douceur, la patience, la charité, toutes les plus aimables vertus sortirent de l'âme toute de feu du P. Beaudry ». Et avec cette arme, nouveau levier d'Archimède, prenant son point d'appui en Dieu, il remue sa communauté, il n'a qu'à commander pour être obéi ; comme un seul homme, les écoliers s'agitent et il les mène. Son esprit les anime tous, met en branle toute cette masse de volontés : *Mens agitat molem*.

Sans cesse il eut cette maxime du Sage : *Responsio mollis frangit iram* (Prov. XV-1). Une douce réponse, semblable à la rosée, tempère l'ardeur de la colère.

Son programme est parfaitement élaboré par un de ses frères en religion dans l'application suivante d'une fable : « Tout écolier se prend au miel de la douceur :

« Placez comme un trésor la crainte dans son cœur,
Non celle du bâton mais celle du Seigneur.
La douceur fait plier, la violence brise ;
Pratiquez avec soin cette sainte devise,
Et vous direz un jour, d'un vrai zèle animé ;
Je pourrais être craint, je préfère être aimé.... »

XI.

Premier portrait.

Sa figure parlait aussi bien fort en sa faveur. Il me semble le voir encore et ma mémoire me le montre tous les jours tel qu'il me frappa d'abord, car il y eût deux figures bien différentes dans le P. Beaudry : la *noire* et la *blanche*. Plusieurs l'ont vu sous ces deux couleurs, mais le plus grand nombre sous les traits de la vieillesse seulement. Voilà pourquoi nous voulons rappeler ses traits aux deux âges de sa vie de directeur et de supérieur. Dans les deux cas, c'est toujours la même bonté engageante et chaque fois que je pense au P. Beaudry une parole me frappe, c'est celle d'un évêque irlandais à un supérieur de St-Sulpice de Montréal, M. Quiblier : « Si vous n'êtes pas bon, votre visage me trompe fort. »

J'avais donc devant moi ce qu'on est convenu d'appeler un bel homme : « tête si bien faite » comme dirait Montaigne, plantée sur deux larges et solides épaules, physionomie douce et gracieuse, aux traits fins empreints d'une bonté accueillante, sourire franc et sincère, chevelure abondante et noire comme jais, barbe toujours rasée de près, le tout éclairé de deux yeux noirs, vifs et intelligents où se fusionnaient la fermeté et la douceur, bien abrités sous de bons sourcils fortement arqués, à la base du plus joli front qu'on puisse voir. Avec cela des habits toujours propres, pauvres et légers. Point de faste non plus dans ses apparences, point d'apprêt dans sa démarche, mais une grande distinction de manières jointe à une simplicité de bon aloi.

Tel il nous apparaissait dans la salle de récréation, ou dans la cour, le soir de la rentrée ou quelques autres jours de l'année où il venait nous rendre visite. Il n'inspirait de crainte à personne. Avec bonheur les enfants accouraient au-devant de lui, car sur sa figure se lisait : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Les tout petits de son troupeau réclamaient des soins particuliers et à cause de cela furent sans cesse plus en contact avec lui. Catéchiste de St-Viateur, il leur enseignait les premiers éléments de la religion et les préparait avec soin à leur première communion.

Pour eux comme pour les écoliers en général, il eût des soins dignes de la mère la plus tendre et la plus intelligente.

Le P. Peemans relève ainsi ce soin des enfants :

« Il connaît tout le prix de l'âme de l'enfant,
Avec un soin jaloux il l'aime et le défend;
* * * * *
Avec quelle douceur, quelle délicatesse,
Dans les sentiers du bien il guide la jeunesse !
* * * * *
Avec quels saints transports il parle de Jésus !

Il n'y a pas à chercher ailleurs le secret de l'affection de ses enfants, en même temps que la confiance des parents qui considéraient le P. Beaudry comme un véritable saint aux mains duquel il ne leur coûtait pas de remettre leurs enfants.

C'est aussi cette confiance qui précipitait les foules à sa suite, vers la bonne Sainte-Anne de Beaupré, dans son pèlerinage annuel du mois de juin qu'il avait fondé (1886) et qui prospère encore si bien, grâce, en partie du moins, à la poussée vigoureuse du P. Beaudry. Personne n'a pu se dérober à son empire sur les cœurs. *Non est qui se abscondat a calore ejus* (Ps. 15).

Deux expressions différentes et d'inégale durée s'imprimaient aussi sur la physionomie du P. Beaudry, selon le temps et les circonstances.

Dans son passage au milieu des élèves en récréation, parlant à tous, adressant une bonne parole à ceux-ci, des encouragements à ceux-là, à d'autres d'affectueux et paternels reproches, il prenait sa physionomie *beau-temps* des jours heureux. « Sa présence seule, me disait un préfet de discipline, vaut une prédication. »

Je pense à saint François d'Assise : « Allons prêcher, disait-il, un jour à un jeune religieux ; ils font un tour en ville et rentrent. » « Ne prêchons-nous pas, disait le jeune frère intrigué ? C'est déjà fait répondit François. »

Mais il avait aussi une figure en réserve pour les moments solennels, pour les actes d'autorité : celle-ci plus longue, plus pâle, plus sévère, plus impressionnante et plus déconcertante surtout pour les coupables.

Quand, par exemple, il surprenait quelqu'un en rupture de règle, s'il tombait dans un groupe en flagrant délit de désobéissance et qui n'avait eu que le temps de crier : « Gare, voilà le P. Beaudry ! » ou encore dans le cas grave où il fallait retrancher de la communauté un membre gangrené ; ou quand des professeurs, histoire de s'amuser, le prenaient pour l'un d'eux dans leurs jeux, et surtout dans les courses à travers les corridors ; enfin lorsqu'il entendait une parole légère : en toutes ces occasions, il faisait appel à sa seconde physionomie. Il se croisait les bras, faisait un demi-salut avec la tête seulement, esquissait une ombre de sourire et ajoutait à deux ou trois reprises ce bruit particulier, *sui generis*, de bouche qu'on était accoutumé d'entendre de lui ; c'était le moment des gestes de grande dignité.

Ainsi nous l'avons vu un soir de séance où un prestidigitateur jouait ses tours devant la communauté réunie. La représentation tournait visiblement au comique de bas étage, genre peu prisé par l'autorité ; alors le P. Beaudry, dont la devise fut toujours : *Maxima puero debetur reverentia* de Juvénal, lança son protégé en traitant l'acteur de « mal élevé et de polisson, » puis il se lève et quitte la salle suivi de tout le corps enseignant.

Un homme semblable devait exercer une grande influence et user d'une autorité souveraine, non-seulement dans sa maison, mais en dehors, comme l'occasion s'en est présentée de notre temps.

Le P. Beaudry venait à peine de rentrer à Joliette en 1871, qu'une rencontre funeste se fit entre les disciples de St-Crépin et les écoliers, un soir d'automne, avant le souper, à la porte de la cour du collège. Les choses en étaient arrivées au point qu'il y avait danger imminent d'effusion de sang sans l'intervention sage et éclairée du P. Directeur. Il parut et le silence se fit : *Si quem virum aspexere silent.*

Mais sous ces différents aspects c'était pourtant bien toujours le père au milieu de ses enfants, uniquement occupé d'eux, rapportant tout à eux et à leur bonheur. M. Baillargé disait très justement du P. Beaudry : « Il suffisait de le connaître pour lui être attaché. L'affection des élèves pour lui était profonde ; telle était aussi l'affection des anciens élèves. Le personnel subissait

lui-même cette heureuse influence, ce qui donnait à la maison l'unité sous le fardeau léger d'une autorité douce et ferme ». *Si vis amari, ama*, c'est le secret de l'affection des élèves pour le bon Père.

On rapporte de Judith (ch. VIII) « qu'elle était très renommée parmi tout le monde parce qu'elle craignait beaucoup le Seigneur ; personne ne disait d'elle une parole offensante ». La force morale du P. Beaudry n'a pas eu d'autre cause et il est inoui, dans une maison comme la sienne où se coudoient à tout instant des Pères de Saint-Viateur, des prêtres séculiers, des Frères et des Séminaristes, de voir régner cette unité dont parle M. Baillargé, cette harmonie, ce doux accord, cette fraternité chrétienne qui existent depuis plus de soixante ans. Et ce prodige d'équilibre, on le doit pour une bonne partie, au vénéré Père. Appuyé sur ces souvenirs du Père absent, cette unité durera, il faut l'espérer, parmi tous les fils de Joliette. *His fulta manebit unitas*.

XII.

Vocations..

« C'est par centaines, disait encore Monseigneur, que l'on peut compter les élèves sortis de cette maison sous la direction du P. Beaudry et entrés dans le sanctuaire ». Certes, voilà bien une couronne de gloire et un honneur ; je n'en connais pas de plus belle pour un supérieur de maison d'éducation. Et cette couronne il est juste qu'il l'ait, l'ayant complètement méritée, car :

Qui habet incommoda, habeat honores.

Il savait que la « piété, qui est utile à tout », est comme la serre-chaude qui fait éclore les vocations. La congrégation de la Sainte Vierge, fondée en 1848, fonctionnait avec cette devise : *Ego diligentes me, diligo* (Salom. 8.), mais il établit le Tiers-Ordre de Saint-François, en 1863, lequel fit beaucoup pour l'œuvre des vocations.

De l'office obligatoire de la Sainte Vierge, imposé aux Tertiaires, à l'office divin, il n'y a qu'un pas, pas redoutable sans doute, mais que le Tertiaire franchit facilement. « Homme de

prière et d'action », il a su, au prix des plus héroïques travaux vivifiés par la prière, transformer, agrandir l'humble établissement de 1846 et créer cette atmosphère de piété si favorable à l'éclosion des vocations religieuses et sacerdotales (c s v.). Pour mieux étudier les vocations et mieux les affermir, il permit des retraites de décision aux trois premières classes du cours classique. Notre classe de Belles-Lettres, en 1875, usa de ce privilège pour la première fois.

« Je pourrais dire, continuait Mgr de Montréal, que l'œuvre des vocations a été le but de tous ses efforts et de tous ses travaux. Il y a ici des prêtres en grand nombre qui lui doivent d'être aujourd'hui des apôtres. Ce sont des entretiens intimes, des conseils paternels qui ont fait comprendre à ces jeunes gens ce que Dieu voulait d'eux et qui leur ont donné la force de l'accomplir. »

Dans ses premières années de direction, il eut, ce semble, de plus fréquents rapports avec les élèves; il faisait avec eux la prière du matin, la méditation, l'étude, et pendant qu'il les surveillait, il scrutait cette salle « où toutes les têtes s'égalisent »; il les étudiait pour discerner celles que l'intelligence élevait au-dessus des autres; alors il les cultivait davantage et sous le regard de Dieu, il les classait en deux corps, les dirigeant les unes dans le monde, les autres au Séminaire.

Il nous aimait et il désirait voir dans la famille Joliettaine la réalisation de cette parole de l'Évangile : « Aimez-vous les uns les autres; c'est à ce signe qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples. » Il fut le modèle de son troupeau et on peut dire qu'il a réussi dans son travail de formation, puisque Mgr Fabre, si observateur, disait aimablement en désignant les élèves du collège Joliette : « Voyez ce sont les petits Beaudry » et beaucoup d'autres ont ajouté : « Voyez comme ils s'aiment. »

Dans sa lettre de convocation aux noces d'or, 1890, il disait : « Je vous ai tous connus et, permettez-moi de vous l'avouer, je vous ai tous aimés et respectés. »

Dans son allocution il proteste de son amour et il demande excuse à ceux qu'il aurait pu offenser. « Mon cœur, mon âme n'ont jamais renfermé de fiel, » nous le savions bien!...

Un correspondant de *La Patrie* de Montréal, dans lequel je

reconnais un ancien élève, disait le 3 mai 1904 : « Le R. P. Beaudry a eu la réconfortante satisfaction de participer, en 1897, aux noces d'or de son *Alma Mater*. Près de 3000 anciens élèves se rendirent à son appel; ce furent des fêtes inoubliables. Le bonheur que ressentait le P. Beaudry resplendissait sur sa figure; « ce fut, a-t-il dit souvent, le plus beau jour de sa vie. »

A ces témoignages étrangers de l'amour du vénérable Supérieur pour ses élèves, s'ajoute son propre témoignage pris dans une de ses lettres de fin d'année (1897) à ses écoliers : « Pour moi, je puis maintenant chanter mon *Nunc dimittis*, mes désirs se sont réalisés. » J'ai vu tous les élèves du collège réunis sous le toit béni de leur mère; J'ai causé du passé avec ceux qui ont blanchi; j'ai fait des souhaits d'avenir aux plus jeunes. J'ai goûté avec délices le bonheur de notre réunion. Ce que je ressens encore aujourd'hui, je n'ai pas d'expression qui puisse vous le faire comprendre. Tout nous a servi à souhait; la bonne Providence a tout conduit à la gloire de Dieu et pour la joie de ses enfants. Tout ceci nous dédommage amplement des sacrifices que nous avons faits et que nous sommes disposés à renouveler chaque jour...

En 1890, la Saint-Cyrille avait été l'occasion de nombreuses visites d'anciens élèves au Collège. le P. Beaudry en fut charmé et s'en ouvrit ainsi à l'un de ses amis : « Merci de votre bonne visite du 15; à vous revient tout le mérite du réveil des anciens pour cette fête dont je garde un si bon souvenir, à cause des nombreux amis qu'il m'a été donné de rencontrer : *Bis repetita placent*. Vous nous avez fait du bien ».

S'il savourait le bonheur de nous voir, croyez-vous qu'il n'en était pas ainsi de ses enfants? Que j'aime cette appréciation du R. P. Foucher, c. s. v., dans sa lettre au P. Supérieur pour les Noces d'Or : « En effet, nous retrouverons ce Père tendrement chéri, profondément vénéré qui incarne en lui tout ce qui fait la grandeur et la gloire de notre Collège, pour lequel il a dépensé, depuis de si longues années, le meilleur de son cœur, avec l'énergie de ses forces et l'abnégation d'un dévouement sans bornes. Ce seul titre nous attirait invinciblement au rendez-vous que vous donnez de cette même voix douce et pressante, vraiment

paternelle qui, aux heures de l'enfance et de l'adolescence, nous invitait au devoir et nous inclinait au bien ».

Le docteur de Grandpré, dans son discours des noces d'or, formulait ainsi ses sentiments « de respect et de vénération pour le saint homme qui préside depuis tant d'années aux destinées de cette maison. Pour ceux qui ont vécu sous sa paternelle direction, il est un père que tous aiment et vénèrent ».

XIII.

Chapelle du Sacré-Cœur.

« Si le collège Joliette, continue Mgr l'archevêque, possède une chapelle assurément l'une des plus belles du pays, c'est au P. Beaudry qu'il la doit. Et voilà qu'on m'appelle à ses funérailles, et par une coïncidence où j'aime à voir une attention délicate de la divine Providence, nous sommes au premier vendredi du mois, au jour consacré à honorer le Sacré-Cœur ».

Nous, anciens élèves de Joliette, qui avons vu s'élever ce monument d'amour, de foi et de prières, nous savons qu'elle est sortie de terre comme par enchantement, à la voix puissante du P. Beaudry.

Saint Grégoire le Thaumaturge commanda un jour à un rocher escarpé et fort élevé de changer de place et d'aller à un autre endroit, le rocher obéit. Notre Supérieur pria, et la pierre des carrières de Joliette quitta son lit rocheux et fut changée en ce beau monument qu'est la chapelle du Sacré-Cœur.

Mais la caisse était vide et il fallait des capitaux pour transformer les lits de pierre en murs réguliers; pour changer la forêt en colonnes élancées soutenant ces voûtes qui toucheront le ciel; pour recouvrir ces murs de magnifiques tableaux, pour faire venir d'Europe ces splendides stations du chemin de la croix, ces verrières multicolores, ces statues pieuses et ces riches ornements, pour élever cet autel svelte et élancé comme la prière, ce rétable tout émaillé de fleurs qui s'épanouissent, depuis la table de l'autel jusqu'au point où les arceaux se joignent en ogive au-dessus du tabernacle et enfin, pour doter la chapelle d'un

orgue puissant qui chante les louanges de Dieu. Il faut ici plus qu'un souvenir pour rappeler ces merveilles, il faut faire connaître le mode d'opération du P. Beaudry pour l'érection de sa chapelle.

Issoudun, berceau de la dévotion à N. D. du Sacré-Cœur en France, et St-Joseph de Lévis où les Dames de Jésus-Marie ont élevé par contributions volontaires une magnifique chapelle, ont décidé notre Supérieur à tenter l'entreprise à Joliette.

Ces mots autrefois entendus par Augustin : *Quod isti et istae cur non ego?* il les entendit lui-même. Le Sacré-Cœur s'est bâti une chapelle au couvent de Lévis, pourquoi ne s'en bâtirait-il pas une seconde au collège Joliette? et il se mit à l'œuvre.

Des billets d'affiliation spirituelle à la communauté furent émis et approuvés par NN. SS. les Evêques, envoyés par mille et centaines de mille dans toutes les directions et dans tous les pays, et aussitôt le retour des malles fit affluer l'argent au trésor de l'œuvre.

Le premier jour, une humble servante, M^{lle} Marguerite Saint-Georges, s'inscrivit pour la somme de cent dollars, et un généreux citoyen, allié à la famille seigneuriale de M. Joliette, M. Charles Leprohon, mit gratuitement la pierre de ses carrières à la disposition du bâtisseur. Chaque jour, le céleste pourvoyeur envoyait de l'argent. Je ne me rappelle pas avoir assisté à une messe de règle, sans avoir vu briller quelques lumières, indices fidèles d'aumônes reçues.

Le P. Supérieur avait décidé que pour chaque dollar encaissé, brûlerait un cierge durant la messe de communauté. C'était un vrai *bulletin* affiché au chœur et chaque élève, dans une pieuse distraction, comptait soigneusement, chaque matin, le nombre de cierges, qui lui disaient la quantité de dollars apportés la veille par la malle de Sa Majesté. Rien d'aussi intéressant ne pouvait être mis en face des élèves. Et le Sacré-Cœur apporta toujours jusqu'au parfait achèvement de la chapelle telle qu'on la voit aujourd'hui, avec pour couronnement, la belle statue du Divin Cœur, recouverte de cuivre doré, qui depuis règne sur le collège comme sur son trône.

Feu M. J. O. Gadoury, curé de Salem, dans son discours aux

noces d'or du collège en 1897 disait : « L'histoire de cette chapelle se résume en deux mots : la prière constante et la confiance en Dieu ; voilà, avec les aumônes des amis, ce qui l'a bâtie. »

A la demande du P. Beaudry, Mgr Fabre, évêque de Montréal, en date du 17 janvier 1885, érigeait cette chapelle *en lieu de pèlerinage* avec indulgence pour chaque visite ; et au premier pèlerinage, le 1^{er} juin 1885, le P. Beaudry, emporté par son zèle, s'écria dans un transport de gratitude : « Louons le Cœur de Jésus, car nous sommes ici dans sa maison ; il l'a bâtie et sanctifiée lui-même. »

Commencée le 29 août 1881 ; livrée au culte le 10 septembre 1882, elle fut entièrement terminée en 1886 ; elle avait coûté plus de 42,000 dollars (210,000 francs).

XIV.

Education intellectuelle. — Cours d'études.

Tout marchait de front dans l'œuvre de notre directeur. Il cultivait la piété, formait le cœur et favorisait en même temps les progrès de la science. Tous les journaux ont parlé du P. Beaudry comme éducateur. *La Presse*, en date du 4 mai 1904, en annonçant la mort du P. Supérieur, disait : « Il a occupé la charge de supérieur avec la plus grande sollicitude ; il était extrêmement dévoué à l'éducation de la jeunesse. » Le même jour, *La Patrie*, sous la rubrique de « mort d'un vieil éducateur » ajoutait : « Le corps enseignant fait une lourde perte dans la personne du R. P. C. Beaudry. Il fut extrêmement dévoué à l'œuvre éducatrice à laquelle il se consacra. »

Lorsqu'il prit la direction du collège, l'œuvre des Bourget et des Joliette était encore dans son enfance. Il eut bien des jours difficiles à traverser pour lui assurer une vie longue et prospère. Confiant en la divine Providence, doué d'une énergie capable de vaincre tous les obstacles, d'une activité infatigable, il la fit prospérer. Il a perfectionné sans cesse le programme des études, suivant avec empressement la marche des progrès qu'a réalisés l'enseignement secondaire en notre province. « C'est

sous sa direction, disait encore *La Patrie* du 5 mai, que le collège Joliette est devenu ce qu'il est, et on peut dire sans craindre de se tromper, que le progrès tant matériel que moral et intellectuel de cet établissement, est surtout dû à ses soins assidus. »

M. Baillargé, dans un article intitulé *Homme de progrès*, disait : « Le prêtre, le religieux qui fut si longtemps supérieur du collège Joliette et que nous pleurons aujourd'hui, fut un homme de progrès. L'homme de progrès laisse derrière lui un sillon profond creusé souvent dans la terre vierge ; tel fut le sillon creusé par le P. Beaudry. Ce prêtre affable, ce religieux doux, modeste et silencieux avait l'œil ouvert sur tout mouvement de front et l'oreille attentive à tout cri de Terre ! Terre ! »

Il encourageait aussi les études spéciales, à Rome et à Paris, dans l'intérêt de son collège.

Mgr l'archevêque touche, le même point dans cette parole : « Il tenait à favoriser les études et à faire marcher le collège dans la voie du progrès ».

Mgr Langevin, dans sa réponse au P. Beaudry en 1897, lui écrivait : « Vous savez l'estime que j'ai pour vous personnellement. Vous avez été l'âme du collège Joliette pendant de longues années et, non seulement vous l'avez doté d'études plus fortes, mais vous l'avez encore enrichi d'une chapelle, splendide monument de votre grande dévotion envers le Sacré-Cœur ».

C'est lui qui a introduit l'étude du grec dans le cours d'étude et l'usage obligatoire de la langue anglaise dans les récréations du soir, et lui-même passant de la théorie à la pratique, venait nous donner des leçons de grammaire, de prononciation et de conversation.

Dans son premier voyage à Paris, il avait rencontré M. Duployé et pris des leçons de sténographie. Au retour, il introduit la sténographie chez les élèves, s'en fait lui-même le professeur et donne des leçons quatre fois par semaine. Joliette est ainsi la première maison à suivre la méthode Duployé et le P. Beaudry, le plus ancien diplômé de l'Institut sténographique des Deux-Mondes. A cause de cela il reçut, en 1877, en récompense de ses travaux, une magnifique épingle en or.

Il favorisa de toutes ses forces, en 1880, l'affiliation de sa maison à l'Université Laval, suivant le désir manifesté par Mgr Fabre, alors évêque de Montréal. Dès la première année il reçut le titre de Maître-ès arts, grandement mérité par son dévouement à la cause de l'éducation.

Il aimait les publications littéraires et scientifiques pour la jeunesse studieuse et dès l'année 1876, il introduisit au collège une presse bien primitive à la vérité, qui fut changée bientôt après. Le premier travail sorti de cette machine fut le journal intitulé *La Voix de l'Écolier*, dont le premier numéro parut le 1^{er} mai 1876 et le second, qui fut le dernier, le 15 du même mois. Mais l'œuvre n'en resta pas là, et le 2 octobre de la même année, une nouvelle *Voix de l'Écolier* fut mise au jour par le R. P. Peemans. Elle dura trois ans pendant lesquels elle créa une certaine émotion dans la presse du pays, comme en font foi nombre de témoignages approbateurs. La presse primitive fut échangée en décembre 1876, et le P. Peemans l'annonce ainsi : « Au lieu de notre petite presse à levier qui, dans ses plus beaux rêves d'avenir, ne s'était jamais crue appelée à imprimer un journal, vous pouvez voir une presse d'un port majestueux munie des derniers perfectionnements ».

Le P. Beaudry attendait beaucoup de la publication de ce journal et il ne fut pas déçu. Les colonnes se couvraient d'écrits et d'essais littéraires des élèves d'alors et les anciens se sentaient revivre à la lecture de ces lignes si bien écrites et si imprégnées de l'esprit de famille. Le collègue lui-même en ressentit l'heureuse influence puisque son nom et sa renommée portés sur les ailes de la *Voix de l'Écolier* atteignaient jusqu'aux extrémités du monde, soit dit sans hyperbole, comme on peut le constater dans les souhaits de bon voyage du P. Peemans à son journal : « Des rives du Saint-Laurent où tu reçus le jour, on va te voir aborder de lointains rivages, traverser l'étendue des continents. La Seine, surprise d'une invasion si peu prévue, te verra apparaître sur ses bords fleuris; le Tibre, frappé d'étonnement, prêt à refluer vers sa source, frémira à ton approche; la Rivière-Rouge stupéfaite, l'Escaut et le Rhône ébahis tressailleront aux échos de ta voix. Habitant à la fois les deux hémisphères, tu pourras dire, paro-

diant le vainqueur de Pavie : « Le soleil ne se couche pas sur tous mes exemplaires ».

Après la *Voix de l'Écolier* viennent successivement l'*Étudiant*, le *Bon Combat* de M. Baillargé, les *Curiosités de l'Histoire de France*, publication bi-mensuelle à l'usage des élèves de Belles-Lettres. Toutes ces revues concouraient à l'envi à l'instruction et à l'émulation des élèves.

Des presses du collège sortirent aussi, publiés par le P. Supérieur : la *Semaine Sainte*, *Recueil de prières*, *Manuel du Tiers-Ordre*, et de plus les *Annuaire*s du collège imprimés pour la première fois en 1876.

Le P. Peemans avait aussi publié, en 1881, à l'usage des rhétoriciens, en vue du baccalauréat, un *Manuel d'histoire littéraire* et *Fleuves et Rivières* qui ont eu l'honneur d'une seconde édition en 1886.

Le P. Supérieur, dit encore M. Baillargé, publiait chaque année, depuis 1886, à l'usage des élèves, un Ordo admirable de précision et de prévoyance. Son *Compte-rendu* des fêtes jubilaires est un volume à conserver.

Il fit introduire au cours classique l'étude de l'économie politique. Le premier traité canadien sur cette matière fut publié de son temps à l'imprimerie du collège, en 1892, par M. Baillargé. C'est lui qui, après un essai de quatre années seulement de latin et de littérature dans le cours classique, y ajouta une cinquième année. Autant que possible, il fit venir à Joliette les conférenciers les plus célèbres, appelés d'Europe par l'université Laval, ainsi que les Canadiens les plus remarquables comme pédagogues pour donner des leçons de lecture, de déclamation, de style et de calligraphie.

Fidèle gardien des plus chères traditions de son collège, il décida, en 1899-1900, d'ajouter des éphémérides à l'annuaire de la maison.

Il avait encore le culte du temps passé, comme d'ailleurs tous les vieillards et celui d'Horace en particulier, *Laudator temporis acti*; il a sauvé beaucoup de choses de l'oubli et en a exhumé d'autres; il avait vu le collège dans toutes les phases de son existence. C'est ainsi qu'il a ajouté aux ordos des années passées

des notices historiques sur nos chapelles, sur les cours et les transformations diverses du collège, une foule de détails dont lui seul avait le secret.

Dans ses cartons, il avait aussi de nombreux portraits d'anciens élèves; il veut les laisser à la maison. Vite, il les classe et les place sur de grandes cartes à l'entrée du collège.

Dans sa longue administration, il n'avait pas recueilli que des souvenirs, mais une foule de choses revêtaient à ses yeux un caractère religieux. Pour loger ces objets pieux, il consacre une chambre du collège sorte de cénacle, témoin de la première retraite des Clercs de St-Viateur, récemment arrivés au Canada et de l'ouverture du noviciat, juillet 1847. Il en fit un oratoire avec un autel où l'on dit la messe. Une inscription faisait connaître aux étrangers ce qu'était ce petit appartement que lui-même nommait la « Sainte Chambre. »

Si l'on veut voir à quel point il s'intéressait aux choses du passé, on n'a qu'à lire ce fragment de lettre écrite par lui, en 1900, à un ancien élève : « Je m'intéresse plus que bien d'autres aux souvenirs de jadis. Vous me faites revivre le passé qui réveille en moi de douces réminiscences. Consultez bien toutes vos notes, au besoin informez-vous, mais parlez-nous longtemps du collège. J'aime passionnément ces souvenirs. »

Tout cela c'est l'histoire du collège, puisque Lacordaire a défini l'histoire : « le passé de la vie se survivant à lui-même dans un souvenir écrit. »

« Rien n'est plus propre à entretenir parmi la jeunesse une noble émulation que les récompenses distribuées d'une manière sage et intelligente. » Ainsi *La Voix de l'Ecolier* explique une innovation en fait de récompenses. « Un vaste système d'encouragements, dit-elle, fondé sur ce principe, fonctionne depuis plusieurs années au collège Joliette (établi en février 1875) et produit parmi les élèves les plus heureux résultats. L'élève dont la conduite a été reconnue irréprochable sous tous les rapports (piété, travail, conduite) reçoit au bout de mois une carte d'honneur et a droit au congé dit « des Excellents. » Chaque mois, la liste est publiée dans *La Voix de l'Ecolier*; et, à la fin de l'année, un superbe prix est décerné aux élèves dont la conduite a été constamment irréprochable. »

On voulut faire plus encore : le R. P. Lajoie, de concert avec le P. Beaudry, décida de fonder (1876) en outre, deux bourses, l'une de cent piastres et l'autre de vingt à tirer au sort par les « Excellents », sans préjudice du beau pique-nique annuel, à la *Pointe aux Pins* ou à la *Sucrerie*, deux endroits charmants pour les grands congés.

XV.

Education physique. — Homme de progrès.

Toujours fidèle à son programme, le P. Beaudry accomplit des merveilles. Il cultive l'âme par la foi et la piété; le cœur par la bonté et une sage direction; l'esprit par le progrès des études; il lui reste pour compléter sa tâche à procurer à ses élèves la plus grande somme possible de bien-être et de confort. « Petit à petit, l'oiseau fait son nid »; il en fut ainsi du collège Joliette qui, bien sûr, n'était pas sorti comme Minerve armée de pied en cap, du cerveau de Jupiter, avec toutes les améliorations existantes aux derniers jours du P. Beaudry. Les baguettes de fée n'ont plus aucune vertu et ce n'est qu'au fur et à mesure des besoins et des moyens qu'on agrandit et qu'on améliora.

Le P. Peemans nous parle ainsi de ces constructions multiples :

Il imprime partout l'impulsion active
Qui transforme, agrandit, relève une maison
Et pour elle bien loin dilate l'horizon.

Et c'est avec raison que M. Baillargé, dans un article intitulé : *Homme de progrès*, énumère les heureux changements dans la condition des écoliers. « Il aimait pour certaines classes des excursions assez lointaines. Il fit construire un joli kiosque; c'était une tabagie réglementée pour l'âge, les jours et les heures. Il voulait que la cour de récréation fut attrayante, il y fit faire des terrasses, de superbes plantations, un bassin magnifique, des jets d'eau, etc., etc.

Dans toutes les constructions nouvelles ajoutées au vieux collège, il voulut que les élèves eussent, dans chaque local, le volume d'air requis par la science. Il s'empressa de remplacer l'huile d'éclairage par l'électricité (1885).

Il fit construire à l'intérieur du collège un bassin de natation où vingt-cinq élèves peuvent à la fois prendre leurs ébats; une douche circulaire de huit pieds de diamètre, qui couronne ce bassin, arrose en même temps une douzaine d'élèves. Il fut l'un des premiers à élever le salaire des professeurs. La crainte de perdre des élèves ne l'empêcha pas d'élever le prix de la pension.

Le conseil de ville, dans sa séance du 4 mai 1904, le proclama aussi homme de progrès dans la résolution suivante :

« Que le regretté défunt a contribué largement au progrès et à l'avancement de Joliette en s'intéressant, en donnant son dévouement à toutes les œuvres chères à notre ville ».

Son Honneur, le Juge de Montigny, ancien élève de Joliette, écrivait au P. Beaudry en 1897 : « Les exercices que vous mettez en pratique au collège, à l'intérieur et à l'extérieur, sont à désirer partout; vous avez compris cela des premiers » (1885). Bien auparavant, vers 1872 et depuis, les travaux manuels sur la ferme et dans les cours étaient en honneur comme exercices de santé et de forces physiques.

XVI.

Constructions.

Les constructions du collège et les travaux de la cour de récréation méritent plus qu'une mention. En peu de mots nous en ferons l'historique.

On a raison de dire qu'à l'arrivée du P. Beaudry au collège, « l'œuvre de Joliette et de Bourget était encore dans son enfance » (c. s. v.). C'était l'enfant sous tous rapports, mais surtout dans ses constructions, dans ses salles et ses cours de récréation. Le Père se mit à l'œuvre et si à « l'œuvre on reconnaît l'ouvrier », on peut voir ce que fut notre directeur.

Il fallait plutôt le retenir que l'exciter pour toutes ces améliorations; il aurait tant voulu faire de son collège une institution parfaite. Il y a réussi jusqu'à un certain degré et, si on tient compte de ses ressources restreintes, on peut dire qu'il y réussit pleinement.

Homme de goût et de piété, le P. Beaudry aimait les belles chapelles; *Domine dilexi decorem domus tuae* (Ps. 23-8). Les ornements, les offices solennels furent introduits au collège en 1876, alors que l'exiguïté du chœur de l'église paroissiale ne nous permit plus d'y assister. C'est ainsi que, dans la semaine sainte, se déroulaient à nos regards étonnés les cérémonies des cathédrales.

En 1872, il finit la chapelle construite à l'endroit de celle du Sacré-Cœur, et en 1876, celle du quatrième étage, dans la bâtisse en briques.

Au retour des vacances, la toilette de cette chapelle nous émerveilla; elle nous révélait les deux hommes de goût qui l'avait surveillée, le P. Directeur et le Frère Vadeboncoeur. Les murs disparaissaient sous de magnifiques décorations. Le bas des tableaux imitait à merveille une boiserie en chêne; au deuxième plan figuraient des paysages religieux du plus saisissant effet, et au troisième, se déroulait le firmament avec son azur délicieux. En arrière de l'autel s'étendait la ville de Jérusalem avec son calvaire et ses trois croix, puis, à l'autre extrémité, on voyait Rome et ses principaux monuments. Jamais choix d'un sujet ne fut plus judicieux pour orner les murs d'une chapelle. Jérusalem et Rome, c'est le christianisme en entier.

En 1875, il fit bâtir l'aile de briques, longue de 110 pieds. En 1881-82, il bâtit sa chapelle du Sacré-Cœur et mit un toit français sur la bâtisse de briques. En 1888, il ajouta deux étages à l'ancien collège, fit bâtir une tour élevée de 150 pieds pour y installer la statue du Sacré-Cœur.

Le collège semblait fini; il reproduisait un plan régulier, mais si les professeurs étaient bien logés, les élèves, dont le nombre croissait sans cesse, se trouvaient à l'étroit, de sorte qu'en 1899-1900, il ajouta à la bâtisse de briques 75 pieds, ce qui mit tout le monde à l'aise.

Le Père voulait encore construire une salle académique, des chambres pour ses anciens élèves, etc., mais son ardent désir de compléter son œuvre ne pouvait suffire, les fonds lui faisaient défaut. Il dut attendre et se contenter de soupirer..... mais il soupirait bien fort.....

Et nous, qui plus que bien d'autres connaissions ses plans, nous répétions ensemble ce léger distique :

« Tout cœur qui soupire,
N'a pas ce qu'il désire. »

Depuis 1880, il avait donné congé à tous les poëles à bois et à charbon du collège pour y substituer des calorifères à l'eau chaude. Un peu auparavant, 1878-79, l'aqueduc avait posé ses tuyaux au collège et distribuait l'eau de la rivière l'Assomption à tous les étages.

XVII.

Cour de récréation.

Mais j'arrive à la cour qui, sans conteste, est la plus vaste et la plus belle du pays. Le P. Supérieur en était justement fier; on pouvait l'être à moins!

Le souvenir du P. Beaudry se mêle toujours à ceux du collège et de sa belle cour. Penser à l'un c'est nommer l'autre : Ici,

« Pour nous enchanter tout est mis en usage,
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage » (Boileau).

Tout s'anime, tout revit, tout nous apparaît; notre enfance, nos traditions, nos mœurs, notre histoire et notre religion. Le poète avait bien raison de dire :

« Objets inanimés, avez-vous donc une âme ?
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ! »

Que de fois dans le calme de notre solitude, dans nos promenades silencieuses, à cette heure que Lamartine place « entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit » ces objets si chers et ces figures si connues frappent vivement notre esprit, reprennent leurs formes, se ravivent et nous invitent à donner, avec infiniment de charme, longue audience aux souvenirs du passé; « nous sommes alors en pleine nostalgie de la maison paternelle, » comme dit M^{me} Julie Lavergne.

A ce tournant de la vie, nous constatons ce qu'il y a de vrai dans cette parole d'un grand évêque : « Une partie de la vie se passe à désirer l'avenir, l'autre à regretter le passé. »

Et, comme pour augmenter nos regrets, notre imagination nous montre dans les allées du parterre, le « Grand priant » que fut le P. Beaudry, le bréviaire à la main, remerciant Dieu d'avoir béni sa carrière et priant pour tous ses enfants.

Mais, tout en essayant avec le revers de la main les larmes qui coulent de nos yeux à cette vision, faisons un bout d'histoire et racontons les transformations de notre cour féerique.

C'est bien dans cette superbe cour, œuvre de son long dévouement et en face de ces constructions, que le cher Père pouvait répéter ces vers de Lamartine :

« Là mon cœur en tout lieu se retrouve lui-même ;
Tout s'y souvient de moi, tout m'y connaît, tout m'aime.
Mon œil trouve un ami dans tout cet horizon ;
Chaque arbre a son histoire, et chaque pierre un nom. »

Et l'histoire de toutes ces choses, le P. Beaudry seul la pourrait raconter ; plus de 3000 arbres sont là dont il pourrait dire : *Ego plantavi, Apollo rigavit, Deus incrementum dedit* (1 Cor.). Les allées du parterre, les gracieux contours des figures, les merveilleuses terrasses, cette pièce d'eau, cette longue allée circulaire qui borde la cour, cette autre promenade autour de l'étang, ces jeux de balle, cette riche bordure de la rivière où :

« J'aime le flot de l'eau qui gazouille au rivage (Ronsard), »

tout cela se réclame des soins et des soucis du P. Beaudry.

Plusieurs fois, sans doute, en faisant ces riches plantations, il devait lui arriver comme au bon vieillard de La Fontaine de dire :

« Mes arrières neveux me devront cet ombrage,
Hé bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain et quelques jours encore. »

Louis Veillot, paraphrasant la fable du vieillard, ajoutait :

« Ils s'épanouiront (arbres) et je plante à prépos ;
J'aurai ma paix ailleurs. Dans la saison brûlante,
Nos enfants me devront cette ombre et ce repos ».

Il en jouit longtemps, car voici par ordre chronologique les améliorations faites dans la cour du collège.

Si j'en excepte les grands ormes qui bordent la terrasse, tous les arbres ou à peu près doivent leur existence au P. Beaudry.

A titre de document, un ancien élève m'écrit ce qui suit :
« Tous les travaux d'embellissement de la cour du collège Joliette ont été imaginés, suggérés, faits et exécutés par le P. Beaudry. Mais il a rencontré des auxiliaires précieux dans le P. Laporte et le F. N. Guay pour la plantation et le soin des arbres, dans le F. J. Séguin pour le plan des arabesques du parterre, dans le P. C. Forest pour le gazonnement des terrasses et chez tous les élèves qui se sont succédé depuis cette époque déjà lointaine ».

Le parterre, les terrasses et l'étang ont été faits en 1877-78; la pièce liquide avec ses cinq jets d'eau « qui ne se taisent ni jour ni nuit » (Bossuet) fut l'occasion d'une belle fête d'inauguration, le 21 octobre 1878. Déjà, à la réunion générale des élèves de juin précédent, la cour s'était de beaucoup agrandie et faisait alors l'honneur du collège et des élèves; mais à la grande réunion des noces d'or, en 1897, elle était dans toute sa beauté, son épanouissement. Elle était ravissante sous sa splendide parure de feu et fit non-seulement notre honneur mais notre joie et notre orgueil. Elle fut aussi bien utilisée et mise en relief lors de la consécration de Mgr l'Évêque de Joliette (1904) pour une illumination sans pareille dont on pourrait dire :

« Voici l'heureuse nuit qui précède la fête,
Par des feux redoublés elle imite le jour ».

Mais le maître de céans n'était plus là pour mêler sa gloire à la nôtre à la vue de cette immense mer de feu aux couleurs d'arc-en-ciel...

On me dit que les dernières années de sa vie, le P. Supérieur passait son temps libre, en la belle saison, dans son parterre,

cultivant ses fleurs, râtissant ses pelouses, alignant ses allées et enlevant jusqu'au moindre brin d'herbe. Le 26 avril 1904, huit jours avant sa mort, il y travaille pour la dernière fois... Je le vois, en été :

« Essuyant de son front la sueur ruisselante,
Il contemple joyeux le fruit de son labeur ». (de Ségur.)

Et, pendant que le pasteur peine et travaille agréablement, les brebis sont là qui se gaudissent sous les frais ombrages. C'est bien le moment de dire avec le poète cité plus haut :

« Et l'ombre du pasteur couvre tout le troupeau ».

XVIII.

Curé.

Pour ne pas interrompre le récit de l'œuvre du P. Beaudry, je n'ai pas parlé de son départ du collège en 1867, de son séjour à la cure du Mile-End et de son retour. C'est un des plus jolis épisodes de cette vie remarquable.

Tout entier à son œuvre, il écrivait, par sa douceur, sa bonté, l'austérité de sa vie et ses succès, les plus belles pages de l'histoire du Collège.

Soudain une lettre de son évêque vint le surprendre. Monseigneur lui demandait d'abandonner la direction du Collège pour se mettre à la tête de l'importante paroisse du Saint-Enfant-Jésus du Mile-End qu'il garda quatre ans. Lisons encore le P. Peemans :

« Mais il survint un jour d'affliction profonde !
Ainsi dans un ciel pur la foudre parfois gronde,
Et, parmi les clartés diaphanes de l'air,
L'œil surpris n'a pu voir la lueur de l'éclair !
Le Père allait partir !... Le chagrin fut extrême,
Car l'absence est toujours amère quand on aime,
Mais c'est Dieu qui l'ordonne, il faut se séparer,
A de nouveaux travaux, il faut se consacrer.
Il est nommé pasteur dans le bercaïl du Maître,
Toujours soumis, il part, car il sait ce bon prêtre
Que l'homme obéissant est béni du Seigneur ».

« C'était en 1867, dit un mémoire, et Mgr Bourget, le prophète de Montréal, entrevoyant les progrès de sa ville épiscopale, entreprit de diviser l'immense paroisse de Notre-Dame dont le territoire s'étendait de la Longue-Pointe à Lachine et du fleuve à Saint-Laurent et au Sault-au-Récollet. » Ce fut une œuvre gigantesque qui ne pouvait et ne devait s'accomplir qu'à force de grandes luttes tant civiles que religieuses. A près de quarante ans de distance, nous sommes en mesure d'apprécier et de juger la tempête. Incontestablement, de part et d'autre, les intentions étaient bonnes et les droits sacrés.

« Rome parla avant l'Etat et en attendant la sanction de celui-ci, il fallait, pour exécuter les décisions de Rome, des hommes prudents autant qu'énergiques, aimables autant que, résignés et soumis. »

La première succursale de Notre-Dame, le Saint-Enfant-Jésus, fut choisie comme premier champ d'opération et, d'un regard, ce grand connaisseur d'hommes qu'était Mgr Bourget, désigna le R. P. Beaudry comme premier curé canonique. On peut se faire une idée des limites de la nouvelle paroisse en 1867, quand on saura que sept paroisses en ont été détachées. Cette immense étendue de territoire ajoutait un travail considérable aux difficultés de la situation. « Le P. Beaudry fut quatre ans à l'œuvre et fut l'homme de la circonstance. »

Il n'en pouvait être autrement, car disent les Proverbes (21-28) « L'homme obéissant sera victorieux. » Ces succès sont ainsi chantés par le P. Peemans :

« Dans sa nouvelle charge il fut bientôt vainqueur ;
En le voyant si doux, si fervent, si fidèle,
Nulle âme ne résiste aux ardeurs de son zèle.
Il est des jours sereins que rien ne vient ternir
Et dont le cœur toujours garde le souvenir,
Il est des jours bénis!..... De sa moisson dorée,
La campagne est au loin pompeusement parée;
Le zéphire caresse aux rayons du soleil
Et la fleur odorante et l'arbre au fruit vermeil ;
Tout espère la paix, le calme, l'abondance.

Tel fut ton heureux sort, troupeau que sa prudence
A su pendant quatre ans guider avec tant d'art
La paroisse longtemps pleura ce prompt départ;
Mais de l'heureux collègue exauçant la prière,
Jésus à ses enfants a voulu rendre un Père,
Un Père qui ne doit plus jamais les quitter! »

C'est le P. Beaudry qui a construit au Mile-End le presbytère qu'on vient de renouveler.

La communauté avait désormais plus besoin de son sujet que Mgr Bourget de son curé, et le Provincial de Joliette réclame son curé auprès de Monseigneur et à nouveau lui confie la direction du collège en 1871.

Parlant de cet épisode de la vie du P. Beaudry, Mgr l'Archevêque de Montréal, dans son oraison funèbre, disait : « Au Mile-End où il fut le premier curé, il fit de l'obéissance, mais cette obéissance fut récompensée. Il donna là les prémices de son ministère et aujourd'hui ses successeurs recueillent les résultats de ses labours et de sa générosité. Mais ces différentes missions ne faisaient que préparer le Père à ce qui devait être la mission propre de son existence. Il était fait pour être pendant longtemps le supérieur de ce collège Joliette envers lequel notre pays tout entier a contracté une dette qu'il ne pourra jamais éteindre. »

XIX.

Second portrait.

Avant de nous séparer du P. Beaudry, essayons de tracer ici, *ad rei memoriam*, ses traits si vénérables et si doux. Disons le mot : notre Père était beau et majestueux en ses dernières années, surtout sur le seuil de son collège où, comme saint Bruno : *Semper erat festo vultu*, au moment où les anciens se jetaient dans ses bras, et dans sa chapelle, à l'autel du Sacré-Cœur. Beaucoup se le rappellent comme nous l'avons dépeint à son arrivée au collège comme directeur, mais le plus grand nombre l'a connu plus tard dans l'éclat d'une autre beauté, avec une physionomie plus imposante et plus vénérable, éclairée d'un

jour plus mystérieux, alors que « chargé d'ans » sa chevelure et sa barbe tournèrent au blanc parfait. Depuis son voyage en Palestine, en 1885, sa barbe est restée en croissance après avoir fait l'admiration des Orientaux qui ne jurent que « par ma barbe. »

Son teint subit aussi avec le temps un changement pour le mieux, il s'était animé pour harmoniser mieux ses tons avec la blancheur de la tête; ses traits illuminés des reflets de la piété et de la bonté se sont encore adoucis avec l'âge. Mais sous ces glaces qui semblent froides, « c'est bien toujours le même œil noir et ardent d'où jaillit, comme chez Lacordaire, l'expression de l'impérissable jeunesse de l'intelligence, de la volonté et du cœur ».

Je ne résiste pas au plaisir de citer cette autre appréciation qui nous indique le procédé par lequel l'esprit et le cœur des éducateurs ne vieillissent pas.

« Le premier don que la jeunesse transmet, à son insu, à quiconque l'affectionne c'est le privilège de vivre sans vieillir. Fréquentez les jeunes gens et vous aurez trouvé la fontaine de Jouvence; c'est de leur cœur qu'elle jaillit si elle est quelque part. Jeunesse de l'âme, de l'esprit et du cœur; jeunesse de la sensibilité, de l'imagination et du langage, souvent même jusque sous les cheveux blancs; jeunesse inaltérée des traits; à ces signes vous discernerez, à ne pas vous y méprendre, l'homme de bien, le prêtre qui se donne aux enfants ».

Oui, l'absence du vénérable défunt se fera longtemps sentir au seuil de sa maison. Un ancien déplorait ainsi de ne pas voir le P. Beaudry à la réception, bien cordiale à la vérité, d'une escouade d'anciens élèves en mai 1906 : « Mais celui qui durant quarante ans fut le gardien de notre foyer, de notre maison paternelle où, malgré l'âge, « nous revenons avec un cœur jeune » n'était plus là pour nous accueillir le sourire sur les lèvres, les bras étendus et « le cœur sur la main, » pour embrasser ses enfants selon sa coutume, dans une étreinte paternelle, comme Jacob à l'arrivée de ses fils de l'Égypte ».

Quelles belles fêtes nous avons eues au Collège, sous la présidence de notre Père! Car :

« Les fils dispersés aiment, devenus géants,
A revoir le berceau qui les connut enfants ».

La moindre occasion, la convocation la plus anodine, parfois même une seule parole, un signe, suffisaient et une fois de plus se vérifiait cette pensée de Corneille :

« Apprenez que des cœurs séparés à regret.
Trouvent de se rejoindre aisément le secret ».

Ce bon accueil, cet air de joie et de tendresse qui souriait aux visiteurs, le Père le gardait aussi dans ses visites à ses amis et à ses anciens élèves qu'il allait voir à tour de rôle et, plusieurs fois, j'ai entendu dire à des anciens curés mécontents de l'abandon où les laissait leur *Alma Mater* : « Voyez Joliette, comme ils voisinent; le P. Beaudry les visite régulièrement! » Mieux renseigné, il aurait pu ajouter : « Ni la distance, ni le froid, ni la neige ne lui faisaient peur ». Je n'oublierai jamais qu'il fit plus de dix lieues, au mois de janvier, pour aller voir un de ses jeunes amis, curé dans une des plus petites paroisses du diocèse de Valleyfield, ni la joie qu'il alluma à ce modeste foyer.

« Si jamais un peintre reproduit ses traits, disait quelqu'un du P. Beaudry dans une note autorisée et très bien faite, il le représentera à l'autel officiant avec la dignité d'un pontife ».

Je suis parfaitement de cet avis-là, et souvent je me représente une grande fête au Collège : la chapelle est ornée, l'autel enflammé de l'éclat de mille feux. En face du tabernacle notre vénérable supérieur couvert de drap d'or, se tourne et donne la bénédiction, en dessinant un beau signe de croix sur ceux qu'il va communier; « alors son visage, comme on le disait de Mgr Bourget dans son oraison funèbre, paraissait se transfigurer et son âme tenir au Ciel ». A cette vision, on ne peut se défendre de le comparer à l'un des beaux vieillards de l'Apocalypse », aux cheveux blancs comme la neige et aux yeux comme une flamme de feu ».

On ne saurait porter plus majestueusement cette sainte couronne de vieillesse et « sur son front ce quelque chose d'auguste que l'âge ajoute à la vertu. » (c. s. v.)

Aux funérailles (1904) de M. Octave Perrault, ancien curé de Saint-Stanislas, son condisciple de classe, le P. Beaudry arriva durant le service au Côteau-du-Lac, et causa un certain émoi par

su
ce
n

de
tif
de
y l
du
Jé:

l
ou
sau
vét
ens
bér
et s
ava
Il
lui
tria
dée
suu
C
eccl
préc
ont
oscu
L'
P. C
litté
La
les j
pou

suite de la dignité de sa personne, un frisson de fierté filiale courut dans nos membres, à nous ses élèves et ses fils, en voyant notre Père si vénérable et si digne.

On comparait le Cardinal Perraud, évêque d'Autun, aux saints des vitraux gothiques et on ajoutait qu'il paraissait être un pontife du XIII^e siècle descendu de son ogive et se promenant autour de sa cathédrale. Le Père Supérieur était fait pour une ogive et y représenter un évêque oriental. C'est ainsi que dans la chapelle du collège Joliette, il eût fait à son gré un superbe Cyrille de Jérusalem, son patron.

XX.

Mort.

Mais celui qui nous aimait d'un amour de mère allait mourir ou « s'endormir pour longtemps. » Quiconque n'a pas su vivre ne saura pas mourir, car « la mort est l'écho de la vie. » Mais notre vénéré Père, qui nous a montré à bien vivre, veut aussi nous enseigner à bien mourir, de cette mort classique des patriarches, bénissant sa famille spirituelle, priant jusqu'à la dernière minute et s'en allant vers ses pères, plein de confiance en Celui qu'il avait servi si fidèlement.

Il est allé, lui aussi, nous attendre dans la patrie et l'on peut lui appliquer ce que la Sainte Ecriture disait des anciens patriarches dont les jours remplis de mérites arrivaient à leur déclin : « Et il fut réuni à son peuple, *Appositus est ad populum suum.* » (Gen. X. L. IX-52.)

Ce peuple pour lui c'était ce semble ses vénérables supérieurs ecclésiastiques, ses frères en religion, ses chers parents et ses prédécesseurs dans la direction de l'*Alma Mater* et tous ceux qui ont vécu sous leur direction et qui sont sortis de ce monde *in osculo Domini.*

L'Etoile du Nord, de Joliette, raconte fort bien la mort du P. C. Beaudry. Il est facile de saisir dans ce récit la main d'un littérateur, nous ne pouvons mieux faire que de l'utiliser à loisir.

Le 28 Avril, on annonce la maladie du P. Beaudry et le 4 Mai, les journaux disent qu'il est mort la veille, d'une congestion des poumons et muni des derniers sacrements de l'Eglise.

La Patrie disait : « Ainsi qu'on l'annonce, l'âme sereine du vieil éducateur s'est envolée vers l'éternité au son de l'*Angelus* du soir. Pour tous ceux qui ont connu le défunt, qui ont été ses élèves, cette fin touchante de sa longue carrière, par un soir tranquille du mois de Marie, a un cachet tout particulier. Il avait 69 ans et quelques jours. » La mort, dit le mémoire, est venue faire une victime ; elle a épargné les enfants, elle a préféré les frapper tous en enlevant leur père. Le cher défunt est tombé malade mardi dans la nuit. Dès le lendemain il disait en pressentant sa mort : « Je suis assez vieux pour faire un mort. » Sa patience fut admirable jusqu'à la fin et la prière, comme pendant sa vie, fut son soutien et son réconfort. Souvent il disait : « Que votre volonté soit faite, O mon Dieu ! » La veille de sa mort, les professeurs du Collège avertis du danger que courait le vénérable Supérieur, se rendirent à son chevet. « Réunissant le peu de forces qui lui restaient, la voix entrecoupée de quintes de toux, le bon Père demanda pardon des peines qu'il avait pu leur causer. C'en était trop : tous donnèrent un libre cours à leurs larmes. »

« Le 3 mai, vers six heures, le bon Père touchait à ses derniers moments. En un instant tous furent de nouveau autour de son lit ; le R. P. Ducharme, supérieur provincial, lui donna les dernières absolutions. La chambre était remplie, le passage plein d'écoliers. M. le Curé, son frère, mis au courant de ce qui se passait, était arrivé sur ces entrefaites. Le moribond le vit entrer. Voulant lui épargner des émotions trop violentes, il leva la main et dit : « M. le Curé ! pas ici. » M. le Curé persista près de son frère mourant et assista à sa mort édifiante. Penché à l'oreille du vénérable malade assis sur un fauteuil, le P. Provincial lui suggère des invocations qu'il répète avec la docilité d'un enfant. D'une main il tient un crucifix et de l'autre un cierge allumé. « Et les forces s'en vont toujours pendant que son regard caresse ses prêtres, ses frères, ses enfants qui sont en larmes et en prière à ses pieds. Une dernière fois, son œil largement s'élève et semble chercher la direction du ciel. Une dernière absolution tombe sur son âme qui s'échappe et s'envole, nous n'en doutons pas, au ciel. Le cierge s'éteint, le crucifix tombe de ses mains ; il était mort..... »

« L'aurore du printemps éternel se levait pour lui. » Heureux, disaient les assistants, qui couronne par une mort précieuse la vie sainte qu'il a menée !

On décida d'embaumer son corps, afin de conserver ses traits inaltérés. Son cœur fut aussi mis en réserve et placé dans le mur de la chapelle, à l'endroit qu'il a toujours occupé sous la tribune de l'orgue où un beau marbre gravé redit éloquemment les principaux traits de sa vie.

Une parole résume cet éloge :

« Son esprit est partout, et son cœur est ici. »

« Nous félicitons les directeurs, continue le mémoire, d'avoir obéi à cette pensée qui les honore ; le cœur a toujours été considéré comme l'organe, le siège de l'amour. A tous les âges du monde, quand on a voulu garder le souvenir le plus précieux d'un être cher, on a ouvert sa poitrine et on en a tiré son cœur. Ainsi on a fait pour le P. Beaudry. »

Sa mort eut donc lieu vers l'Angelus du soir, le 3 mai, à l'heure où le soleil jette encore sur la terre de beaux rayons dorés légèrement atténués, à cette heure mystérieuse de l'*Ave Maria* où tout nous invite au recueillement et à la prière.

Elle fut donc à la vérité le soir d'un beau jour. « Le sentier de ce juste était bien, comme dit le Sage, cette lumière ardente croissant toujours jusqu'à la lumière éclatante du jour parfait. » La vie du P. Beaudry, après avoir été cette lumière sur la terre, allait avoir son éclat et son entier épanouissement dans le ciel. « Cet œil qui cherche le ciel » devait, ce semble, avant de se fermer ici-bas pour s'ouvrir à l'éternité, avoir la vision de saint Etienne mourant : « Je vois, disait-il, le ciel ouvert et Jésus à la droite du Père Tout-puissant ». Et il s'en alla, « le bon et fidèle serviteur », dans la joie de son Seigneur portant les « gerbes glorieuses de ses mérites ». *Portantes manipulos suos* (Ps. 125-7), accompagné de toutes les âmes qu'il avait sauvées dans sa longue carrière de prêtre si merveilleusement féconde. Il n'avait plus qu'à participer au bonheur promis à ceux qui ont passé leur vie à instruire les enfants : « Ils brilleront comme des astres dans les perpétuelles éternités ». (Don. XII-5).

Mgr Racicot, auxiliaire de Montréal, envoyé par Mgr l'Arche-

vêque, arrive quelques minutes seulement après la mort du malade qu'il venait consoler.

Il est difficile de s'imaginer une scène plus triste et plus édifiante à la fois que la dernière entrevue des deux frères dont la vie s'écoulait dans une intimité inexprimable de douceur et de tendresse depuis vingt-quatre ans ; qui « cœur contre cœur et la main dans la main, étroitement unis dans le sourire ou dans les larmes, traversaient, du même pas ferme et sûr, les bons et les mauvais jours de la vie. »

Mgr l'Archevêque avait parfaitement raison de dire : « Sa mort a été consolée aussi par les tendresses d'une affection fraternelle qui ne s'est pas démentie un seul instant. »

M. le curé de Joliette pouvait très bien s'approprier les paroles de saint Bernard à la mort de son frère Gérard : « Par quel coup fatal, par quelle déchirante séparation, il a été arraché d'entre mes bras celui qui n'était qu'une âme avec moi, qu'un seul cœur? *Cor unum et anima una* » (Act. 4-52) et cette autre de David : « Sa mort a laissé au fond de mon âme une plaie incurable » (1 Reg.).

« Les témoignages de vénération dans laquelle on tient ce bon religieux, dit le mémoire déjà cité, sont arrivés au Collège de toutes les parties de la province; ils disent que cet homme si modeste et si caché a été apprécié comme il le mérite ».

Mais nulle parole n'atteignit plus de monde au cœur que ces deux mots sortis de l'âme du T. R. P. Général et confiés au télégraphe : « Profondément affligé ». C'était le mot de la situation et comme il convenait, il vola de bouche en bouche.

Une démarche qui nous a bien touchés et qui dit beaucoup en faveur du vénéré défunt est la suivante : Tous les étudiants à l'Université Laval, anciens élèves de Joliette au nombre de 21, se sont réunis à Montréal le 4 mai et ont envoyé des condoléances aux directeurs et aux élèves du Collège Joliette.

On rapporte d'un saint que son corps fut comme pillé par la vénération de ses frères. La foule s'empressait autour de sa vénérable dépouille et faisait toucher à ses mains et à son visage des objets de piété. C'est précisément le cas du P. Beaudry. Il fallait une garde sévère pour empêcher les pieux larcins et

encore, au moment de fermer le cercueil, on s'aperçut qu'on avait réussi à enlever une partie de la belle barbe » (c. s. v.).

On demandait des miracles, tant était vive la confiance au P. Beaudry.

Ses traits se sont parfaitement conservés; on eut dit qu'il reposait. La *Semaine Religieuse* de Montréal, en remarquant la même chose de M. Rouxel, p. s. s. son professeur au Grand Séminaire, disait : « La mort a pris cette âme sans laisser sur son enveloppe terrestre aucune trace de violence ni d'effort ».

A la mort du célèbre P. Marie-Antoine, capucin de Toulouse, on a écrit : « Et l'on fit toucher des chapelets, des objets pieux, des livres à ce cadavre, relique sainte; et la mort, perdant son horreur, quand elle est consacrée par la sainteté, on baise ses mains, son front et ses pieds glacés ».

C'est aussi ce qui se passa auprès du corps du P. Beaudry : « Les petits enfants eux-mêmes, conduits par leurs mères, posaient leurs petites mains sur celles du défunt ». Des centaines et des centaines de personnes envahirent la chapelle du Collège où il fut d'abord exposé, à l'ombre de son beau drapeau du Sacré-Cœur béni le 19 avril 1903, puis l'église paroissiale où on le déposa la veille des funérailles. On se disputait le voisinage de sa dépouille, comme si placé plus près on eut voulu éprouver avec plus d'efficacité les effets de la protection du saint religieux. (C. S. V.)

XXI.

Funérailles.

Un premier service fut chanté au Collège, puis le lendemain, premier vendredi du mois, le 6 mai, eurent lieu les funérailles, qui, contrairement aux usages de la communauté et par considération pour M. le Curé de Joliette et des anciens élèves, furent des plus solennelles.

Le R. P. C. Ducharme, provincial, chanta le service, assisté d'un diacre et d'un sous-diacre, en présence de Mgr Bruchési, archevêque de Montréal; de Mgr Mc. Donald, évêque de Charlottown; de NN. SS. Hamel et Dugas, protonotaires apostoliques, et de plus de deux cent cinquante prêtres. Un très grand nombre

de membres du clergé ne purent venir à cause des exercices du premier vendredi du mois.

Un détail qui n'a pas manqué de toucher profondément la communauté est celui-ci :

Mgr Emard, évêque de Valleyfield, s'en allait à Joliette aux funérailles du P. Supérieur, lorsque, passant à l'archevêché, il apprend que Mgr l'Archevêque est retenu en ville par la confirmation dans deux ou trois paroisses, il renonce à son voyage de Joliette et remplace Mgr Bruchési qui peut aller rendre les derniers devoirs « à cet ouvrier qui vient de partir. »

Mgr l'Archevêque, avec toute l'autorité de sa charge et l'éloquence qu'il sait y mettre, fit l'éloge du défunt.

Sa Grandeur voulut ensuite suivre le cortège jusqu'au cimetière. A ce moment un incident survint qui pouvait causer une panique. Le cheval du corbillard, d'allure pourtant fort calme, prit peur, se cabra et brisa son attelage. Ce qu'on n'avait pas osé faire d'abord devint facile; on comprit la situation. L'honneur de traîner la voiture revenait aux fils du défunt. « Il y eut comme une lutte de générosité entre les anciens et les nouveaux élèves; la paix se fit à condition que jeunes et vieux participeraient à l'honneur de tirer la voiture qui renfermait les restes de celui qui fut le meilleur des pères. »

Monseigneur bénit la fosse, chanta les dernières oraisons, et le peuple, dont la voix est quelquefois celle de Dieu, se retira tout ému en disant : « C'est un saint! »

En 1708, à la mort de Mgr de Laval, premier évêque de Québec, M. Randot, intendant, écrivait au ministre de la Marine en France : « Le peuple l'a pour ainsi dire canonisé, ayant eu pour son corps la même vénération que l'on a pour les saints. » De leur côté, les Ephémérides du collège disent à cette date : « Notre vieux saint est mort! »

Ses restes reposent dans le cimetière des religieux de Joliette où les élèves vont, en pèlerinage, prier sur cette tombe chérie.

XXII.

Voix d'outre-tombe.

Et c'en était fait de la carrière terrestre de celui qui fut le « bon P. Beaudry ».

Mais je me trompe, *defunctus adhuc loquitur*, il n'est plus et sa

voix vibre encore plus harmonieuse et plus puissante dans sa dernière lettre à ses écoliers, qu'il écrivit quelques jours avant sa mort et qui fut publiée deux mois après dans l'*Annuaire du Collège Joliette*. « C'est, dit-on, comme le testament de notre Père vénéré ».

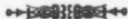
Cette lettre qui est longue « a différents genres au dire du P. Beaudry lui-même : lettre d'un père à ses fils, d'un grand-père à ses petits-enfants, d'un directeur à ses élèves, d'un homme d'affaires à des financiers, d'un ami à ses jeunes protégés ». Tout serait à citer, mais le cadre de mon travail ne le permet pas. Je ne saurais pourtant m'empêcher d'en faire quelques extraits : « Je sens, dit le vénérable Père, qu'il y a entre vous et moi un lien que la mort seule peut briser. Je suis, par état, par goût et par choix, l'ami de la jeunesse; je me suis donné à elle corps et âme depuis longtemps et je désire finir mes jours à son service. Je me souviens de vous au saint Autel, dans les prières si efficaces du bréviaire, dans mes entretiens avec Jésus-Hostie ».

La dernière partie est le résumé des enseignements du P. Supérieur sur la sainte Communion; elle suffirait seule à illustrer son auteur. « Il y a un autre pain que vous n'avez pas gagné et dont vous devez désirer de vous nourrir; c'est le pain des Anges, *panis angelicus*, le pain descendu du ciel, *panem de coelo*, le pain qui fait germer les vierges, *germinans virgines*, le pain qui donne la force au voyageur, *cibus viatorum*, le pain qui donne la vie éternelle, *qui manducat hunc panem vivet in aeternum*. Rendez-vous dignes d'approcher souvent de la sainte table, c'est l'unique moyen d'éviter la mort éternelle, *non gustabunt mortem*. C'est mon dernier conseil, mais non le moins important ».

Voilà bien de nouveau le P. Beaudry, l'apôtre de l'Eucharistie, peint par lui-même!

A. C. DUGAS, prêtre,
curé de Saint-Clet, Québec.

15 février 1908.



ERRATA.

PAGE :	LIGNE :	AU LIEU DE :	LIRE :
4	26 ^e	quelques sorte	quelque sorte.
5	9 ^e	panégérique	panégyrique.
7	5 ^e	toute entière	tout entière.
9	33 ^e	1446	1846
15	17 ^e	pardessus	par-dessus.
19	36 ^e	indiens	Indiens.
20	19 ^e	lorsqu'épuisé	lorsque épuisé.
20	21 ^e	fa divine	la divine.
21	26 ^e	jusque là	jusque-là.
25	23 ^e	Fénelon	Fénelon.
29	13 ^e	communante	communauté.
29	33 ^e	eût aussi	eut aussi.
42	11 ^e	statutaire	statuaire.
42	12 ^e	d'indiquer	d'inculquer.
43	13 ^e	presqu'autant	presque autant.
47	22 ^e	non-seulement	non seulement.
50	6 ^e	sa vie	ma vie.
51	17 ^e	qu'elle	qu'il.
51	18 ^e	sortie	sorti.
53	4 ^e	Maître-es arts	Maitre ès arts.
58	34 ^e	ol ume d'air	volume d'air.
63	23 ^e	non-seulement	non seulement.
63	36 ^e	tout espire	tout respire.
68	2 ^e	suffisaient	suffisait
73	29 ^e	des anciens	les anciens.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGES.
I. — Prologue	5
II. — Trois noms	5
III. — Jeunesse. — Vocation. — Etudes	7
IV. — Prêtrise	15
V. — Missions	17
VI. — Noviciat	21
VII. — Directeur	24
VIII. — Education.	25
IX. — Education religieuse. — Piété	27
1. Dans l'Institut de Saint-Viateur	28
2. Comme supérieur provincial	50
3. Comme directeur du collège	52
X. — Education morale. — Bonté	41
XI. — Premier portrait	45
XII. — Vocations	48
XIII. — Chapelle du Sacré-Cœur.	51
XIV. — Education intellectuelle. — Cours d'études	55
XV. — Education physique. — Homme de progrès	58
XVI. — Constructions	59
XVII. — Cour de récréation	61
XVIII. — Curé	64
XIX. — Second portrait	66
XX. — Mort	69
XXI. — Funérailles	75
XXII. — Voix d'outre-tombe	74